IVRY PATRIMOINE
Nouvelles et chroniques

Décembre 2018 n° 13 *Bulletin de l'association « Les Vieilles Pierres »*

Mot du président

Suite aux décisions prises lors de notre dernière assemblée générale, le programme d'activité de l'association au niveau des animations s'est réduit en 2018 à deux manifestations : une fin avril et l'autre mi-septembre lors des Journées Européennes du Patrimoine. En contrepartie, notre calendrier des sorties, des contacts et collaborations n'a pas désempli pour faire connaitre notre patrimoine et accroître l'aura qui l'entoure auprès des organismes touristiques et titulaires. Grâce à nos efforts nous pouvons nous honorer, dès maintenant, de pouvoir afficher sur tous nos documents le logo Médiéval Normandy rappelant qu'Ivry fait indéniablement partie de cette période historique.

MEDIEVAL NORMANDY

Cette première reconnaissance nous implique des devoirs en matière de prestations, de services et de communication (animations, publications, visites, etc.) Certains d'entre vous y participent déjà activement et je les en remercie vivement mais cela ne suffit pas.

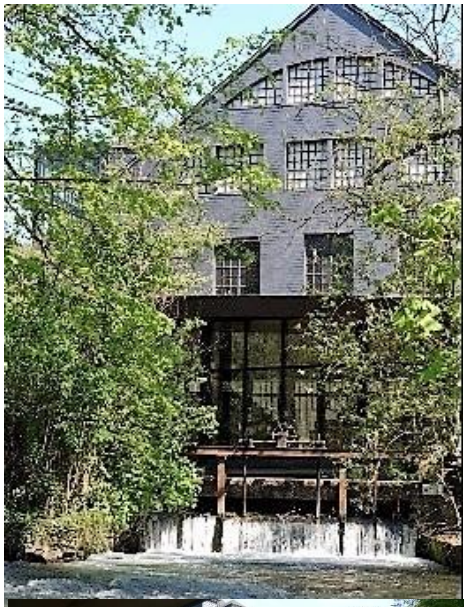
Il nous faut être plus nombreux notamment afin d'être réactif et pouvoir assurer les visites futures de groupes (adultes ou scolaires) qui nécessairement deviendront plus nombreuses.

Pour cela il est maintenant urgent et nécessaire que d'autres s'impliquent à la mesure de leur moyen pour que nous puissions faire vivre notre patrimoine et que, pour une partie de ce dernier, nous puissions faire reconnaitre et admettre la nécessité urgente de le préserver.

En cette fin d'année et à l'aube de 2019 c'est l'appel que je lance à chacun d'entre vous et le vœu de succès que je veux formuler en vous souhaitant une bonne année à tous et une bonne lecture.

Alain Gauthier, Président

Un retour sur un temps pas aussi lointain



Vue de la manufacture et photo du groupe

Aujourd'hui où il ne reste presque plus rien de notre patrimoine industriel traditionnel, l'association Les Vieilles Pierres a souhaité initier ses sorties culturelles 2018 en allant visiter un témoin remarquable de ce passé : La Corderie Vallois et de poursuivre ce voyage dans le temps en allant contempler les chefs-d'œuvre rassemblés au musée Le Secq des Tournelles à Rouen.

Une fois n'est pas coutume, cette escapade commence à midi par un repas très convivial dans un restaurant tout proche de notre première escale. Là, tout en dégustant un excellent repas servi dans une salle privée dont le décor et l'agencement respirent l'ambiance des anciennes réunions de famille, les participants profitent du moment pour échanger sur les actions en cours ou projetées de l'association.

A l'approche de quatorze heures, nous nous présentons à l'entrée de la Corderie Vallois et profitons de quelques minutes d'attente pour faire la traditionnelle photo de groupe dans le jardin verdoyant qui ceinture l'ancienne manufacture. Grâce aux photos d'archives qui ornent les murs de la galerie qui nous mène à l'accueil, nous avons un aperçu du site à la fin XIXe siècle début XXe siècle au tout début de (*suite page 3*)

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Cluster médiéval c'est quoi ?

*Ce patronyme de « **Cluster Normandie Médiévale** » est avant tout une thématique qui veut faire de la région Normandie un grand territoire incontournable.*

C'est également un outil au service d'une stratégie mise en place par la Région Normandie et le Comité Régional du Tourisme qui permet de travailler avec tous les acteurs de la filière touristique afin de qualifier l'offre et de développer la promotion de cette thématique qui pèse lourd pour le tourisme Normand.

La stratégie consiste à définir la Normandie comme :

- *un territoire au patrimoine très riche couplé avec une histoire portée par des personnages phares de Rollon à Jeanne d'Arc en passant par Guillaume le Conquérant, Richard Cœur de Lion et bien d'autres.*
- *une destination médiévale intégrant des sites touristiques type château, musée, des sites religieux, des territoires (quartiers, rues, paysages ruraux, etc.) et des évènementiels liés à l'attractivité de la destination.*

Avec pour objectif de :

- *Augmenter la fréquentation touristique des sites et des territoires*
- *Conforter le territoire de la Normandie comme une destination famille*
- *Attirer au mieux de nouvelles clientèles*

Ivry site « Normandie Médiévale »

Chacun d'entre nous le sait, Ivry et principalement son château font partie depuis le début de l'extraordinaire épopée de la création de la Normandie. Richard 1er, petit-fils de Rollon, fils de Guillaume Longue-Epée demi-frère de Raoul confit à ce dernier la construction d'un château pour défendre l'un des points stratégiques d'accès en Normandie.

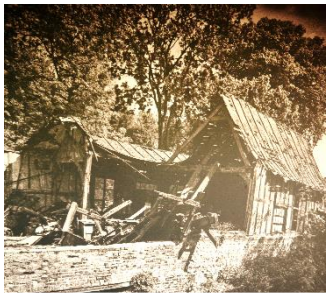
De ce fait, il inscrit pour la première fois et pour plusieurs siècles Ivry dans ce qui va être une tranche essentielle de l'histoire de France et de la Normandie : l'époque médiévale.

Certes, Ivry n'est pas le seul site dont la chronologie historique du site et de ceux qui s'y succédèrent accompagnent indéniablement cette période mais par son affiliation aux grands noms de cette ère nouvelle et sa participation aux grands évènements qui ont jalonnés ces siècles de troubles et d'essors, nous ne pouvions pas laisser taire le nom d'Ivry dans le référencement des sites historiques et touristiques marquant cette tranche d'histoire.

C'est pourquoi en 2016 lorsque la région, « Normandie Tourisme », le CRT* et « Eure Tourisme » nous ont consulté, présenté leur projet de création d'un Cluster Normandie Médiévale et demandé si nous voulions nous engager avec eux dans ce concept, l'association Les Vieilles Pierres s'est inscrite dans le mouvement. Depuis son président et quelques membres de l'équipe se sont efforcés de participer aux réunions et de mettre en avant ce que l'association faisait (site internet, publications, visites, etc.) pour mettre en valeur le site et lui donner une place dans ce mouvement historico-touristique. Certes notre retard par rapport à Caen, Rouen, Bayeux, Falaise, Jumièges et même Verneuil-sur-Avre, ou Conches-en-Ouche reste considérable mais depuis un an nous avons œuvré et déjà acquis de figurer parmi les grands dans les listes de destinations touristiques consacrées aux richesses culturelles du monde médiéval normand. Le Cluster Médiéval au travers d'Eure tourisme et de l'office de tourisme d'Evreux relaie depuis 2017 nos informations et surtout met en avant la destination Ivry via une nouvelle brochure « Normandie Médiévale visites et manifestations » et leur site internet. De même le nouveau guide du routard « Normandie Médiévale » partenaire du Cluster et exclusivement dédié à ce créneau touristique évoque les ruines du château d'Ivry comme site à voir dans leurs parcours. En 2018, une autre avancée se produit avec la deuxième édition de la brochure du Cluster et surtout l'autorisation pour les partenaires d'utiliser le logo Normandie Médiévale qui rassemble sous sa bannière tous les acteurs de ce mouvement. Plus qu'une carte d'identité c'est un passeport qui nous permet de nous identifier et prévaloir comme véritable partenaire à la thématique médiévale. Au-delà des échanges et retours d'expériences que génèrent les rencontres les effets commencent à se faire sentir sur le terrain avec un accroissement sensible des visiteurs tout au long de l'année. Aujourd'hui, les groupes essentiellement d'adultes et quelques écoles qui nous consultent et viennent nous rendre visite, déclarent nous connaître grâce à la couverture médiatique menée par le Cluster et les organismes titulaires qui s'y rattachent (les OT*). C'est un début qui s'est quantifié lors des Journées Européennes du Patrimoine et qui prouve que nous avions raison de nous joindre à cet ambitieux programme de la région Normandie. Gageons que cela continue et s'amplifie dans l'avenir en tout cas nous ferons tout pour.

Association Les Vieilles Pierres 5 rue Henri IV 27540 Ivry La Bataille **e-mail : ivry.lesvieillespierres@gmail.com**

activité mais la véritable immersion intervient au moment où notre guide nous fait pénétrer dans l'établissement nous faisant découvrir l'organe moteur de l'activité : la grande roue hydraulique et son système de fonctionnement.



Notre guide nous informe que l'ensemble date de 1822. A l'époque la propriétaire madame Fouquet-Cuit transforme le moulin à papier conçu en 1759 par un moulin à coton. Pour cela, elle modifie les structures hydrauliques en élargissant le bief et en substituant à la roue initiale une énorme roue de type « poncelet », avec des aubes incurvées, qui développe une puissance de vingt chevaux tout en gardant le râtelier situé en amont de la vanne moulante et le déversoir de crue souterrain. Cette roue, dite « en dessous » car elle est actionnée par le cours de la rivière Cailly sans avoir recours à une chute d'eau, fourni toute l'énergie nécessaire au fonctionnement des machines. Le débit régulier de l'eau est réglé par une vanne motrice à trois vantaux, perpendiculaire au courant commandée par un volant manuel, situé à l'intérieur de l'usine. Notre hôte ayant mis le système en mouvement nous sommes impressionnés par le bruit assourdissant et la puissance développée par la roue.

En haut vue de la corderie à ses débuts

Vue de la grande roue extérieure dite « roue en dessous » et du système de transmission de l'énergie hydraulique

Entré dans l'usine nous admirons le système de transmission de l'énergie hydraulique. Un grand volant en fonte équipé de dents en bois ainsi qu'une série d'engrenages également en bois transmet le mouvement de la roue à différents arbres dotés de poulies situés au plafond des ateliers. Chacun d'eux dessert une série de machines. Un régulateur à boule, appareil fabriqué vers 1900 par un mécanicien rouennais du nom de Naudin, sert à contrôler la vitesse de rotation des arbres de transmission.

Au moment où nous pénétrons dans les ateliers du rez-de-chaussée nous marquons une petite pose durant laquelle notre guide nous résume l'évolution historique du site : « En 1835, la filature compte 5000 broches en continu, réparties en quatre ateliers. La propriété est cédée en 1836 sans augmentation de la capacité de travail de la filature qui compte en 1856 à la veille de la famine cotonnière 5200 broches.

Photo de Jules Vallois

En 1859 cette situation lui est fatale. Après un temps de reconversion en filature de laine (1865) le bâtiment est loué en 1880 à un cordier de Saint-Martin-du-Vivier Jules Vallois qui en devient propriétaire en 1897.

Il installe au rez-de-chaussée un atelier de cordes câblées, et au premier étage un atelier de cordes tressées essentiellement destinées à servir de transmission sur les métiers de filature (self, acting et continus). Cette nouvelle configuration lui permet de s'adapter au marché et de trouver de nouveaux débouchés très variés à ses produits : mèches à briquet, passementerie, filets de pêche, etc. son fils Gaston lui succède puis un ingénieur vosgien Henri Bresh dont le gendre Maurice Mallet assure la responsabilité de l'affaire. A partir de 1970, le déclin de l'industrie cotonnière marque la fin d'une époque glorieuse et malgré toutes les tentatives pour survivre l'entreprise dépose le bilan en 1978 ».

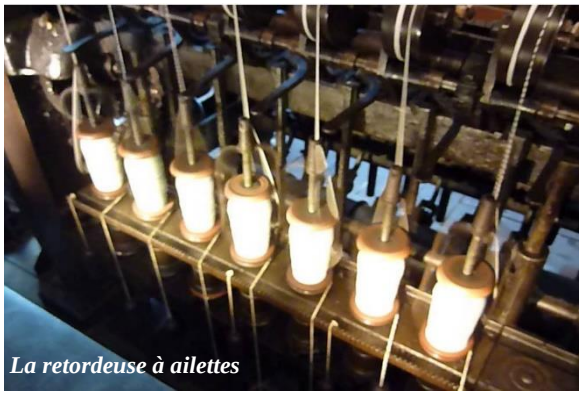
(*Suite page suivante)*

Fort de cet enseignement nous pénétrons dans une salle immense où sont implantés par secteur, différents groupes de machines dont le mécanisme est mû par un système de courroies descendant des arbres de transmission situés au plafond. La première machine, un bobinoir aussi appelée canetière, permet de remplir des petits bobinots qui sont ensuite installés sur les tresseuses que nous verrons plus tard. Son principe de fonctionnement est le même que celui des canettes sur une machine à coudre. Alors que nous assistons à une démonstration, on nous explique que le travail de la canetière sur cette machine, était intense et que de son rendement dépendait toute la production faite sur les tresseuses de l'atelier.

De gauche à droite le bobinoir ou la canetière, la tresseuse et le cantre

Dans une autre zone, nous trouvons « le cantre ». Une machine dont le châssis, divisé en deux parties égales et traversé par une traverse, est soutenu par des pieds plus courts par-devant que par-derrière de façon à l'incliner du côté de l'ouvrier. La traverse ainsi que les côtés du châssis qui lui sont parallèles, sont percés de petits trous qui reçoivent autant de broches de fil-de-fer servant d'axe que de trous de sorte que l'on puisse enfiler des roquetins (des bobines) chargés de fils qui se dévidant ne se mêlent pas grâce à l'inclinaison du cantre qui tient toutes les broches et par conséquent chaque rangée de roquetins plus haute l'une que l'autre. Les cantres sont placés au derrière des machines destinées à confectionner des gros fils avec ou sans motifs décoratifs.

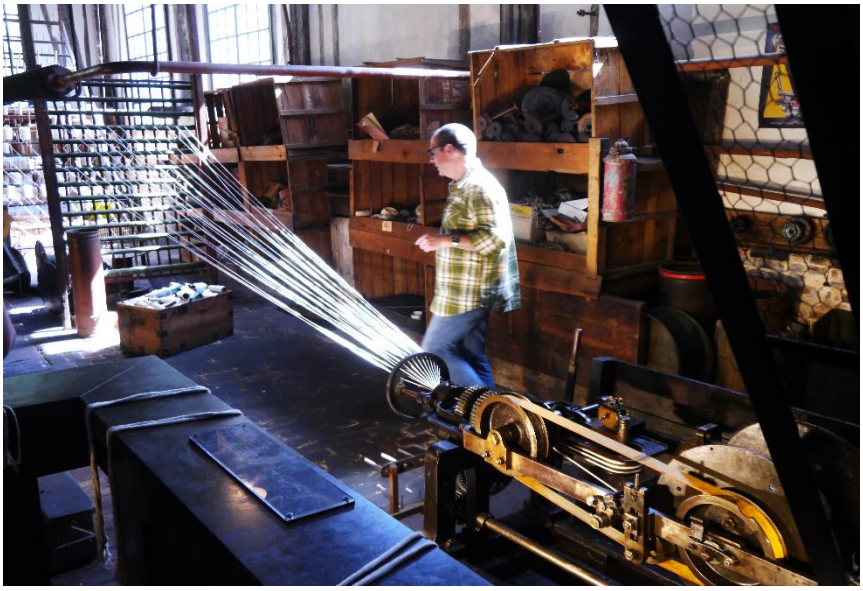
Nous passons ensuite à la retordeuse à ailettes, une machine anglaise datant de 1920 constituée d'un bâti en fonte et d'un nombre plus ou moins important d'ailettes. Cette machine permet de confectionner le moulinet. Des fils provenant des bobines émettrices, placées en haut de la machine, sont assemblés et retordus par les ailettes sur des bobines réceptrices situées en bas de la machine. Ainsi, à partir de deux bobines comprenant chacune six fils, on obtient un produit final à douze fils qui sera soit conditionné pour la vente, soit utilisé pour confectionner le câblé en atelier. On nous fait remarquer que pour bien répartir le fil obtenu sur toute la bobine réceptrice, celle-ci est positionnée sur un plateau qui monte et descend.



La retordeuse à ailettes

Nous terminons notre exploration des différentes installations du rez-de-chaussée par un métier à câbler fabriqué à Leeds (Angleterre) en 1910 qui permet de produire des cordes à trois brins de 1,5 à 4mm de diamètre et du câblé fin, confectionné avec des moulinets.

C'est un bâti en fonte sur lequel sont positionnés six groupes de trois bobines sur la partie haute. Les fils, délivrés par chaque bobine, sont réunis et retordus entre eux dans une filière qui entraîne dans une rotation synchronisée les bobines réceptrices. Une démonstration de fonctionnement nous permet de visualiser le principe et d'apprécier l'ingéniosité des procédés de contrôle de la vitesse et de la régularité de la production à l'aide d'embrayage ou débrayage des poulies desservant les courroies d'entrainement des machines. Juste à côté quelques exemples de la production disposés sur des étagères nous permettent d'admirer la qualité de la production.



Avant de monter l'escalier qui mène à l'étage où sont disposées les autres machines, nous passons devant le bureau du contremaitre. Un espace délimité de cloisons en bois vitrées à mi-hauteur et doté d'une porte à guichet qui concentre tous les services administratifs de l'entreprise. C'est l'occasion pour notre hôte d'évoquer toute la mémoire ouvrière qui se conserve ici : une vie difficile, au rythme d'un labeur pénible.

Au plus fort de son activité, la corderie employait 45 personnes, essentiellement des femmes qui travaillaient douze heures par jour mais n'étaient payées qu'au rendement. Comme ailleurs en ce temps-là, les accidents y étaient nombreux, notamment chez les enfants, des « petites mains » précisément chargées de passer leurs doigts dans les machines, là où ceux des adultes ne pouvaient passer. Les conditions de travail étaient telles que la santé était irrémédiablement condamnée par le boucan des machines qui rendait sourd en moins de trois mois et les poussières de coton qui bouchaient les poumons.

L'étage est consacré aux tresseuses. Elles sont disposées par rang de dix machines constituant un banc de plusieurs mètres de long où l'on fabriquait de la corde tressée, sur des machines françaises datant du XIXe. Les machines sont positionnées face à face et reliées par des arbres de transmission placés au sol. L'ouvrière pouvait ainsi surveiller deux rangs de machines à la fois. Suivant leur technologie les métiers à tresser permettaient de confectionner une grande diversité de tresses plates ou rondes. Pour fabriquer une tresse plate, il fallait utiliser un nombre impair de bobinots qui placés sur les tresseuses ne décrivaient pas un cercle complet mais faisaient des allers-retours, de la droite vers la gauche de la machine, en se croisant pour créer des lisières. Par contre pour les tresses rondes les bobinots étaient positionnés sur des fuseaux situés sur un plateau. Les fuseaux tournent pour moitié dans un sens et pour l'autre dans le sens contraire, en se croisant. Un trou au centre du plateau permet d'introduire une mèche autour de laquelle les fils sont tressés.

Parmi tous ses métiers disposés à cet étage on peut admirer des tresseuses à 12,16, 20 et 32 fuseaux produisant des tresses de 5 à 22 mm utilisées comme mèches à briquet, mèches de lampe à pétrole et courroies de transmission. Les tresses plates, elles, servaient de lacets, de mèches à briquet et dans la passementerie. Les produits finis redescendaient au rez-de-chaussée par un toboggan en bois au pied duquel ils étaient comptabilisés, conditionnés et expédiés.

Notre visite s'achève par la mise en route simultanée d'une lignée de métiers (dix tresseuses mécaniques) qui nous laisse imaginer l'enfer dans lequel devaient travailler les ouvrières des journées entières sans répit et à une cadence infernale au milieu de centaines de machines inépuisables. Avant de quitter les lieux et de nous rendre à notre prochaine étape, nous récupérons en souvenir quelques échantillons des différents types de cordelettes confectionnées devant nous et remercions notre guide qui, ancien professionnel de la manufacture, n'a pas compté son temps pour nous décrire les installations, nous démontrer toutes les machines en fonctionnement et a su nous replonger dans l'ambiance pas si lointaine de ces manufactures aujourd'hui révolues.

C'est, les yeux remplis d'images et les oreilles pleines des cliquetis des machines que nous regagnons nos voitures pour nous rejoindre au cœur de Rouen, notre prochaine étape.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Retrouvez tous les articles et toutes les photos des sorties patrimoines de l'association sur
http://ivry-lesvieillespierres.fr/

Musée le Secq des Tournelles temple de la serrurerie

Depuis la découverte du fer, son usage à travers la ferronnerie est un art qui témoigne de l'évolution de la population, de ses mœurs constituant pour le passionné d'histoire un marqueur et un reflet des modes de vie d'une civilisation au fil des époques. C'est pourquoi nous avons inscrit dans notre périple culturel la visite du musée Le Secq des Tournelles. Telle n'est pas notre surprise de découvrir ce dernier dans un lieu totalement anachronique au sein de la ville de Rouen : l'église Saint Laurent. Un bref entretien avec les personnes du musée et la lecture d'un panneau nous apporte quelques réponses.

Entrée dans un lieu totalement anachronique

Le musée doit son nom et son existence à une collection exceptionnelle de six mille pièces amassées à l'origine dans un modeste appartement parisien du quai de Béthune par un certain Jean-Louis-Henri Le Secq des Tournelles avant d'être reprise par son fils en 1882. Son arrivée à Rouen s'apparente à une épopée que l'on peut résumer ainsi :

« Lorsque survient la grande Exposition Universelle de 1900, enrichit de « La Centennale » une rétrospective qui consistait à rappeler l'histoire du développement de l'industrie de 1800 à 1900, chaque branche exposa des objets relatifs à ce cheminement technique. Le bouche à oreille conduisit les responsables des pavillons au quai de Béthune où chacun s'attacha à dépouiller Henry Le Secq des Tournelles très complaisant. Après l'exposition, les objets furent entreposés au musée parisien des Arts décoratifs jusqu'à l'année 1911 date anniversaire du millénaire du traité de Saint-Clair-sur-Epte et de la création du duché de Normandie. À cette occasion, la ville de Rouen inaugure, dans l'ancienne église Saint-Laurent, une exposition intitulée « Un millénaire d'art normand ». Celle-ci se transforme ensuite en un musée permanent de l'art normand dans lequel on trouvait des meubles, des peintures, des sculptures sur pierre et, déjà, de nombreux objets tirés de la collection d'Henry Le Secq des Tournelles. En 1920, celui-ci lègue à la ville de Rouen l'ensemble de sa collection des arts de la ferronnerie, à condition de la réunir dans un local approprié. La municipalité, ravie de l'aubaine fait aussitôt le choix de l'ancienne église Saint-Laurent. On débarrasse alors l'édifice des objets du musée d'art normand qui n'appartiennent pas à la collection du donateur et le nouveau musée est inauguré au mois de juin 1921».

Aujourd'hui c'est une collection enrichie de plus de quinze mille pièces que nous découvrons dans ce lieu grandiose du XVe siècle, plus voué au culte depuis 1791 mais dont l'architecture donne aux objets exposés un cachet très pittoresque.

Vue générale du musée

Nous entrons sans transition dans la grande nef qui constitue la grande salle du musée. Au centre de l'allée principale une exposition consacrée à quelques chefs-d'œuvre de l'art nouveau attire immédiatement nos regards mais on ne peut pas s'empêcher d'être captés par les innombrables enseignes marchandes, en fer forgé, découpé et repoussé, qui nous surplombent suspendues aux hauts des piliers qui soutiennent les arcades en arcs brisés délimitant la nef des contres allées. Dans l'abside trône un lit à baldaquin rouge. Il étonne par sa présence en plein cœur d'un tel édifice mais donne un touche de couleur qui veille l'ensemble éclairé par la blancheur des gigantesques vitraux qui éclairent l'église.

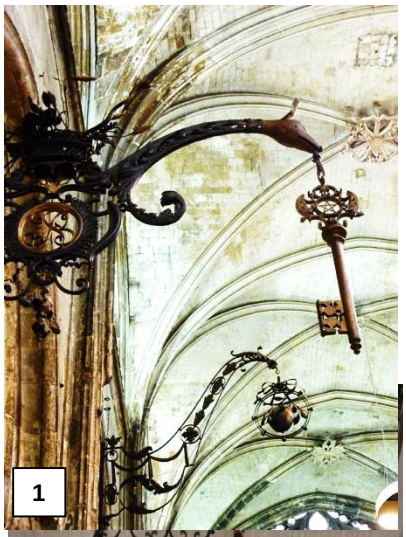
La visite étant libre, le groupe s'éparpille au gré de ses attirances s'attardant ici ou là sur les pièces ou collections qui les passionnent le plus. L'étendue et la variété des objets exposés est telle que nous ne savons par où commencer.

En tournant à droite nous découvrons une majestueuse rampe d'escalier en fer repoussé avec des ornements en bronze ciselé et doré, de plusieurs mètres de haut, qui provient du château de Bellevue. Puis nous parcourrons

les contre allées et les deux galeries de l'étage où nous attendent des centaines objets recouvrant tous les secteurs d'activité, tous les métiers et tous des domaines de la vie quotidienne qu'ils soient privés ou publics. Armes, épées, serrures, malles de voyages, coffres, objets liturgiques, ustensiles de cuisine, affaires de toilettes, instruments de chirurgie, parures, accessoires divers, équipements pour la chasse et la pêche, meubles, fauteuils, chaises, etc. Il est impossible de les décrire tous mais chacun mérite l'attention tant ils sont à la fois beaux et curieux évoquant à chacun de nous un moment, une page d'histoire ou tout simplement un passé révolu durant lequel tout objet quelle que soit sa nature avait son importance, son utilité et son droit à sa magnificence.

Le vif intérêt que suscite cette visite nous fait oublier le temps. L'heure de fermeture venue, il nous faut songer à quitter ce lieu tout aussi insolite que surprenant. Nous prenons cependant le temps de partager un dernier verre en terrasse afin d'échanger nos impressions et émotions sur cette journée avant de reprendre la route d'Ivry en songeant déjà à de prochaines sorties.

La Rambarde d'escalier;



1 & 2 Enseignes; 3- Coffres; 4—Fers à repasser; 5- Ciseaux divers 6- chaises (mobilier); 7- Gand de fer (armures); 8- Dagues et épées; 9- Outils divers représentatifs de toutes corporations

Les Vieilles Pierres « ambassadrice »

NORMANDIE ATTRACTIVITÉ

En 2017 la région Normandie lançait, parallèlement au Cluster Médiévale, un nouveau concept Normandie attractivité. En vérité une marque destinée à faire rayonner la région tant sur tout le territoire français que sur l'Europe et l'international avec pour objectif: rassembler, mettre en avant et développer toutes les composantes (patrimoine architecturale, culturel, historique, environnemental et touristique) afin que la Normandie soit une des régions françaises les plus visitées.

Le monde associatif, au sens large, étant un facteur essentiel de cette dynamique, l'association Les Vieilles Pierres, malgré sa petite taille mais en raison de ce qu'elle fait pour promouvoir le patrimoine local, a été consultée afin d'être, avec plusieurs entités de même envergure et même rayonnement, ambassadeur de cette nouvelle marque.

C'est à ce titre que depuis cette année « Les Vieilles Pierres » participe à des ateliers dont la vocation est de faire reconnaitre et de donner une visibilité à toutes les associations de son type au même titre que les organisations plus importantes quels que soient leurs domaines d'activité.

C'est une première étape qui n'est pas inintéressante et peut, si elle est bien menée, conduire à mieux valoriser notre secteur.

Nous verrons en 2019 au fur-à-mesure des rencontres et de l'avancement du programme comment évolueront les choses et quel réel avantage il en sortira et quel bénéfice cela pourra générer pour stimuler les actions mener par Les Vieilles Pierres.

En attendant nous travaillons en toute confiance.

1968-2018 un anniversaire qui compte

1968-2018 Association Les Vieilles Pierres

Qui aurait pu dire en 1968 que, cinquante ans plus tard, le mouvement initié par la volonté et la ténacité d'un seul homme perdurerait encore ?

Pas grand monde si on en croit les conversations des anciens et pourtant nous voici en 2018

Certes, le nom de « Club Archéologique » est devenu « Association Les Vielles Pierres » mais l'ambition, l'esprit et la ferveur impulsés en son temps par son créateur, Robert Baudet, n'ont cessé d'être animés par le même objectif fédérateur : préserver et promouvoir le patrimoine ivryen. Aussi après plusieurs présidences émaillées d'instants ou évènements divers, nous sommes fiers aujourd'hui de pouvoir célébrer ce demi-siècle d'existence de l'association en célébrant cette date anniversaire.

L'association c'est historiquement la renaissance et la mise en évidence du château d'Ivry comme site majeur de notre richesse culturelle locale mais au-delà c'est la volonté d'un groupe de promouvoir l'ensemble du patrimoine ivryen en le faisant connaitre à un large public. Pour cela, l'association a mis en œuvre au fil des années plusieurs actions et démarches qui lui ont permis petit à petit de se faire reconnaitre et admettre comme interlocuteur et acteur au sein du monde culturel et touristique. Ce travail de longue haleine n'a été permis que grâce aux nombreux bénévoles qui se sont succédés dans l'association et qui ont su mettre leur énergie, leurs compétences et leur savoir au service de l'association. C'est pourquoi, à l'occasion de cet anniversaire nous leur rendons un respectueux hommage et les remercions vivement de leur investissement sans lequel rien n'aurait été possible.

Robert Baudet fondateur de l'association Les Vieilles Pierres pendant les fouilles

Aujourd'hui, si les plus anciens nous ont quittés d'autres adhérents ont pris le relai afin de poursuivre le travail initié en allant toujours plus loin. Grâce à leur connaissance et leur pratique des évolutions technologiques et du monde médiatiques l'association a pu étendre sa communication et développer de nouvelles formes de partenariat qui donnent un second souffle aux Vieilles Pierres et commencent à produire des effets sensibles. Que ce soit le site internet, les visites guidées, les manifestations et conférences que nous organisons ou les premières publications (papier ou numériques) que nous éditons sur les pôles historiques d'Ivry-la-Bataille, le fruit de notre travail se traduit en nombre de visiteurs et de contacts durables avec des personnes passionnées par l'histoire et/ou la richesse de notre patrimoine local. Cela se traduit également par une reconnaissance élargie de notre entité via les organismes du tourisme des départements de l'Eure et de l'Eure et Loir et de la région Normandie à laquelle nous sommes historiquement rattachés.

Certes le travail est loin d'être achevé, tant sur le plan de la connaissance de notre patrimoine historique et industriel que sur celui de sa préservation, mais des signes encourageants sont là. C'est pourquoi en cette année anniversaire nous souhaitons à l'association « Les Vieilles Pierres » et à travers elle à tous ceux qui y participent de perdurer encore de nombreuses années.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Un bel anniversaire qui renforce et relance 50 ans de fraternité pour une même passion

C'est en présence du fondateur de l'association Mr Robert Baudet et autour d'un bon repas à la ferme auberge La Cote Banche à Ezy-sur-Eure que Mr Alain Gauthier actuel président de l'association Les Vieilles Pierres a réuni tous ses prédécesseurs, quelques anciens membres et de nombreux adhérents pour fêter les cinquante ans d'existence des Vieilles Pierres

Après avoir mis à l'honneur Mr Robert Baudet et évoqué l'extraordinaire aventure qui a conduit à la création de l'association, le Président a rappelé à tous le rôle et l'objectif majeur qui ont conduit les pionniers à s'unir pour créer l'entité et qui président encore à toutes actions. Ayant fait revivre l'extraordinaire aventure des débuts et les difficultés toujours actuelles à pouvoir poursuivre jusqu'à son terme l'immense travail réalisé pour la renaissance du château d'Ivry, le Président met l'accent sur l'intense implication des membres depuis toujours à poursuivre et mener à bien l'objectif initialement défini : « sauvegarder, étudier, réhabiliter et promouvoir le château qui domine la commune d'Ivry-la-Bataille mai aussi l'ensemble de la richesse historique de la ville et ses environs ». A ce titre, il cite toutes les actions menées jusqu'à ce jour pour la valorisation et la promotion du patrimoine ivryen et celles conduites dans le domaine de la communication pour que l'association et ce qu'elle propose soient reconnus bien au-delà des frontières locales.

Afin de marquer durablement cette journée, le président a remis solennellement un trophée symbolisant le château de l'an 1000 à Mr Robert Baudet puis une nouvelle fois remercié tous les acteurs de leur engagement avant de lever son verre à la santé et la pérennité de l'association.

La partie officielle terminée, c'est après un excellent repas que l'après-midi s'est prolongée dans une ambiance conviviale durant laquelle quelques-uns se sont retrouvés et d'autres rencontrés. Les échanges multiples ont permis des renouer des liens mais également de conforter les orientations pour l'avenir.

Moulins, vannages et portes à bateaux captent l'attention aux Amis d'Anet

Une nouvelle fois l'association Les Amis d'Anet a accueilli l'association Les Vieilles Pierres et mis à disposition leur merveilleuse salle Désiré-Roussel située au-dessus du cinéma de la ville pour une conférence sur une partie, encore peu connue, de notre patrimoine local.

Carte postale « Les grands moulins » à Ivry-la-Bataille

Le maitre conférencier, Mr. Jean-Louis Camuset a, à l'aide de nombreuses illustrations et de multiples documents d'archive, minutieusement recherchés par lui et Mme Anne-Marie Courbe, également membre de l'association Les Vieilles Pierres, fait une présentation des moulins, vannages et portes à bateaux dans la vallée de l'Eure.

Devant un auditoire attentif il a commencé à développer son discours en parlant des moulins en rappelant leur origine dans notre région depuis le moyen-âge puis en détaillant leur spécificité selon leur usage il a brossé un large tableau de leur évolution au travers les siècles jusqu'à leur extinction au XXe siècle.

Dans une seconde partie il s'est attaché à décrire tous les systèmes de vannage usités pour la régulation des flux de la rivière Eure. Une partie au prime abord moins captivante mais qui a retenu toute l'attention du public.

Enfin dans une dernière partie il a soulevé un voile sur un bon nombre d'interrogations que chacun se posait à propos des portes à bateaux démontrant leur principe de construction et de fonctionnement ainsi que leur utilité à une époque, encore pas si lointaine, où le transport de marchandises ou de denrées alimentaires s'effectuait essentiellement par voie navigable.

Compte tenu du vif intéressement suscité par cette conférence il n'est pas improbable que nous éditions et diffusions, dans les mois avenir, un fascicule reprenant tous les thèmes évoqués ci-dessus.

Voyage en Beauce sur les traces de Sully et Marcel Proust

Les premiers beaux jours de mai sont propices à cette nouvelle sortie des Vieilles Pierres consacrée cette fois à l'histoire, l'architecture et la littérature. C'est donc avec enthousiasme que nous prenons la route de bon matin pour découvrir deux nouveaux sites aussi surprenants que différents. Le château de Villebon dans l'Eure et Loir nous intéresse car s'il doit sa création aux seigneurs de Villebon au XIIIe siècle, il doit surtout beaucoup de son apparence actuelle à Jeannet d'Estouteville, époux de Jeanne de Villebon, dont un parent direct Guillaume d'Estouteville fut baron d'Ivry.

Ce qui s'offre à nos regards fut bâti en 1391, en plein cœur de la guerre de Cent ans, durant la trêve des Marmousets (1389-1392) d'où son aspect extérieur semblable à une forteresse avec ses fossés, ses tours crénelées et son pont levis.

Nous y sommes accueillis par Mr Jean de la Raudière, actuel propriétaire du château, qui nous servira de guide durant toute cette matinée. Face au château, sous un soleil radieux, il nous fait un bref historique sur les illustres familles ayant été en possession des lieux au fil des siècles. Nous apprenons ainsi que s'y succédèrent les seigneurs d'Estouteville au XVe et XVIe siècle puis Maximilien de Béthune, duc de Sully, ministre de Henri IV, et sa descendance jusqu'au début du XIXe siècle. En 1812, c'est un certain Jules-Frédéric de Pontoi de la famille Pontoi-Pontcarré qui acquiert le site dont la famille restera propriétaire jusqu'en 1922. A cette date Pierre de la Raudière, grand-père de notre guide, devient à son tour propriétaire suite à son mariage en 1919 avec Elisabeth de Pontoi.

Ce synoptique verbal terminé, Mr de la Raudière nous fait remarquer que le château est construit en avancé du village fortifié selon un plan carré cerné de douves comme beaucoup d'autres sites du XIIIe siècle ; puis il nous entraine dans un parcours qui nous fait faire le tour extérieur en suivant le cours des douves pleines d'eau. Au fur à mesure que nous avançons nous découvrons chacune des 10 tours qui jalonnent le pourtour : quatre forment les angles, deux siègent au milieu de la courtine Est en protection du pont levis, une autre vient en renfort d'angle d'un second pont levis et trois autres tours s'inscrivent au milieu des courtines Nord, Ouest et Sud.

L'ensemble des façades est constitué de briques rugueuses, longues et épaisses légèrement brunâtres, battues à la main et séchées sur terre. De la forteresse d'origine il ne reste plus sur la hauteur de chacune des tours que quelques meurtrières aujourd'hui bouchées mais dont on distingue bien l'emplacement. Les ouvertures visibles aujourd'hui sont en pierre blanche avec des linteaux en anse de panier dont le galbe peut faire penser à tort que ces fenêtres et lucarnes dateraient du XVe siècle. En levant les yeux on distingue nettement un chemin de ronde qui fait le tour complet des courtines.

Alors que nous arrivons à l'extrémité de la façade Nord, nous nous détournons légèrement vers la droite pour admirer la chapelle Sainte Anne édifiée par Jean d'Estouteville avant 1530. Eclairée par le soleil elle se détache dans un écrin de verdure. L'édifice en croix pointe en son milieu une flèche qui jaillit bien droite vers le ciel. En y pénétrant nous remarquons au-dessus du portail les vestiges du blason des Estouteville dont trois écus ont été mutilés. A l'intérieur le vitrail situé tout au fond illumine toute la chapelle. Il représente un arbre de Jesse* signé de Robert Pinaigrier (peintre verrier du début du XVIIe) dans la pure tradition normande. Un autre petit vitrail datant de 1586 rappelle que c'est dans ce transept que les époux Estouteville furent enterrés. Selon notre guide c'est là également que la première duchesse de Sully (Anne de Courtenay), qui avait abjuré le catholicisme pour se marier, a fait construire deux tribunes superposées munie de jalousies d'où elle suivait les offices avec sa fille la duchesse de Rohan. D'autres éléments architecturaux ou de décors tels que les colonnettes de la clôture du chœur, la cloche portant l'inscription « Messire Jehan de Touteville » datée de 1546, les sept panneaux sculptés du retable en albâtre et les quatre statues de la vierge attirent notre regard et nos objectifs, mais il nous est hélas interdit de photographier C'est donc un peu chagrinés que nous ressortons et poursuivons notre randonnée autour du château.

Avant de revenir face à l'entrée notre hôte nous décrit le parc nous désignant l'emplacement des cours et des basses-cours et nous présentant d'un large geste les jardins qui bordent le château sur trois côtés. La création de cet ensemble avec ses allées se coupant à angle droit, comme à Sully-sur-Loire, est due à la volonté de Sully. Bien qu'il ait gardé son esprit originel, il a supporté quelques aménagements complémentaires au fil de siècles : au XVIIe construction d'un colombier abritant plus de deux milles alvéoles pour accueillir les pigeons ; au XVIIIe du temps du sixième duc de Sully installation d'une grille en fer forgé ornée des attributs de grand maître de l'artillerie et de l'écu de Béthune avec bâton de maréchal et en 1886 l'ajout de dépendances comprenant chenil de l'équipage, écuries avec mangeoire en marbre, maison du régisseur, conciergerie et orangerie). S'agissant des différents plans d'eau Mr de la Raudière nous précise que le canal qui borde la chapelle du côté de l'ancien cimetière des chanoines (devenu aujourd'hui potager) fut creusé en 1608 tandis que l'étang fut créé plus tard par Sully.

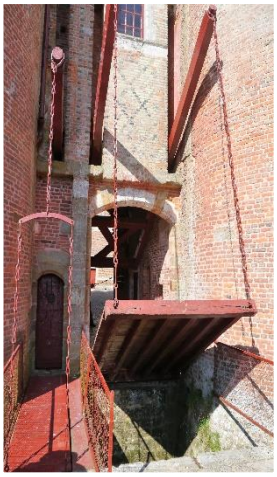
La chapelle, et sa tourelle

Les courtines en blocs de grison, l'appareillage en brique et les ouvertures à meneaux encadrées de pierres blanches

Le pont levis surmonté des armoiries de Sully

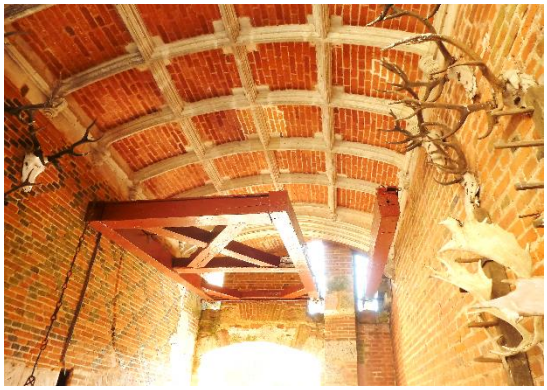
Alors que nous apprêtions à regagner la façade nous avons le privilège d'apercevoir au loin, éclairé de quelques rayons de soleil filtrés par les arbres, une petite horde de biches traversant la partie ombragée du parc. Une occasion pour notre guide de nous faire remarquer que le site fut longtemps le théâtre des nombreuses parties de chasses.

En scrutant de plus près la façade d'entrée on y remarque les groupes de corbeaux de pierre jaunâtre qui supportent l'encorbellement situé à gauche du pont-levis. Ce sont ceux qui subsistent du XIVe siècle. Poursuivant son discours notre guide attire notre attention sur les éléments de grès jaune, gris et rouge dans lequel sont taillées les deux portes d'entrée et la base de certaines tours pour nous signifier qu'ils proviennent d'une carrière sise à quelques mètres de Villebon. Le pied des courtines sont constitués par des blocs de grison, une sorte de poudingue de silex et d'argile ferrugineuse, qui proviennent de l'ancien château de La Gatine dont Villebon dépendait jadis. Les ouvertures à meneaux et encadré de pierres blanches qui ornent la façade datent du XVe et XVIe siècle. En levant la tête nous pouvons voir l'appareillage de briques à losanges noirs qui depuis le XVIe siècle forme le chemin de ronde en surplomb du pont-levis en remplacement des mâchicoulis. Deux lions en pierre sculptée, aux armes de Jean d'Estouteville et de Diane de La Barre son épouse, encadrent le pont levis restauré de façon absolument conforme à ceux existant au XIVe siècle, d'après une maquette de Viollet-Le-Duc.



Les armoiries de Sully

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique



Avec un trait d'humour notre hôte, propriétaire du site, nous explique que c'est sans doute l'un des derniers qui soit relevé tous les soirs pour la garde de ses habitants. Afin de nous prouver son parfait état il nous fait une démonstration de son fonctionnement avant que nous pénétrions dans la cour intérieure. Le passage qui succède au pont-levis est formé d'une voûte à caissons caractéristique du XVIe siècle. Les parois qui la supportent sont ornées de massacres de cerfs et de daims dont beaucoup datent du sixième duc de Sully. Notre attention est attirée par des crochets de bois dont on nous dit qu'ils supportaient au XVIIe siècle les hallebardes et les mousquets du corps de garde de la Compagnie des Suisses du Grand Sully

La cour révèle deux réfections d'époques différentes et bien distinctes datant de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle.

De la partie d'origine, subsistant de l'incendie de 1462 alors que Louis XI y résidait, nous distinguons à l'angle Sud Est les murs en briques grossières et la tour escalier hexagonale également en briques mais d'une facture plus régulière. La porte de la tour avec son galbe en accolade, les fenêtres à meneaux et fines colonnettes sur plusieurs étages, les bases de murs en pierres grises rattachent nettement cette partie de la construction au XVe siècle. Tout le reste date du début du XVIe ou du XVIIe siècle. On y reconnait bien le style renaissance dont Jean d'Estouteville seigneur de Villebon (l'un des principaux capitaines de François 1er) avait rapporté le goût de ses campagnes d'Italie. Les arcades de la façade Ouest forme une galerie. L'appareillage de briques de ces époques est moins rose avec des éléments plus plats et plus réguliers. Sur la face Nord, au linteau de l'une des lucarnes, figure une petite sculpture rappelant la tête de more** du cimier*** des armes des Estouteville que nous avons vu par trois fois : aux clefs de la voûte d'entrée, au bas du plafond de l'escalier dit des Suisses et au-dessus de la porte de la chapelle. Couronnant la porte du grand escalier, deux niches Louis XIII abritent un buste de Sully daté de 1634 et celui de sa seconde épouse Rachel de Cochefilet. Le monogramme qui y figure est composé des initiales du nom de cette dernière, de celui de Maximilien de Béthune et de ces deux monogrammes superposés. Les soupiraux au Nord sont masqués par un cadran solaire de 1636. Dans l'angle Sud-Est figure un puits qui sert à la fois à la cour et à la cuisine.

Mr de la Raudière nous explique que c'est dans cette cour que l'équipage du marquis de Pontoi opérait les curées froides aux flambeaux et que c'est dans ces lieux que Jean d'Estouteville a reçu en 1545 pour un repas, François 1er, son épouse Eléonore d'Autriche, le dauphin futur Henri II et sa femme Catherine de Médicis ainsi que Marguerite de Valois, reine de Navarre, grand-mère du futur Henri IV.

Fort de ces précisions historiques, nous pénétrons dans le château par la galerie du rez-de-chaussée. Au mur une peinture réalisée entre 1629 et 1679, à la commande de la première duchesse de Sully, représente les huit domaines de son époux : Sully-sur-Loir, Rosny, Villebon, Courville, Montigny-le-Chartif, Champron-en-Gatine, Nogent-le-Béthune et La Chapelle Angillon. Nous poursuivons la visite avec la salle commune qui, du temps de Sully, servait de salle à manger avec quatre tables dont une de quatorze pieds avec tréteaux et deux grandes balancelles. Dans son prolongement nous traversons le cabinet dit des illustres. Pièce où les convives se réunissaient après le repas et qui doit son nom au fait qu'autrefois les murs étaient parés des portraits des papes, rois, princes et autres illustres personnages.

* *Dans le cas présent il s'agit dune tête de vieillard portant un bonnet*

** *Ornement qui forme la cime d'un casque mais également figure (animal, personnage ou objet) qui se place au-dessus du timbre d'un écu.*

Quittant cette pièce nous rejoignons, tout au bout de la galerie, un appartement où se trouve la chambre de Sully (là où aurait été déposé son corps après sa mort). Surpris par l'ambiance obscure et le dépouillement de la pièce, nous interrogeons notre hôte qui nous dit : « il est impossible de savoir comment c'était meublé avant, car l'inventaire dressé peu après comporte seulement la mention : ici grande pièce vide. La seule certitude est qu'à ce moment-là, comme le voulait la tradition, la pièce fut vidée puis peinte toute en noir. La dépouille de Sully exposé sous un velours noir avec des bandes de moire d'argent et les armes de la maison de Béthune aux quatre coins. ». Revenus à la lumière nous gravissons à l'étage.

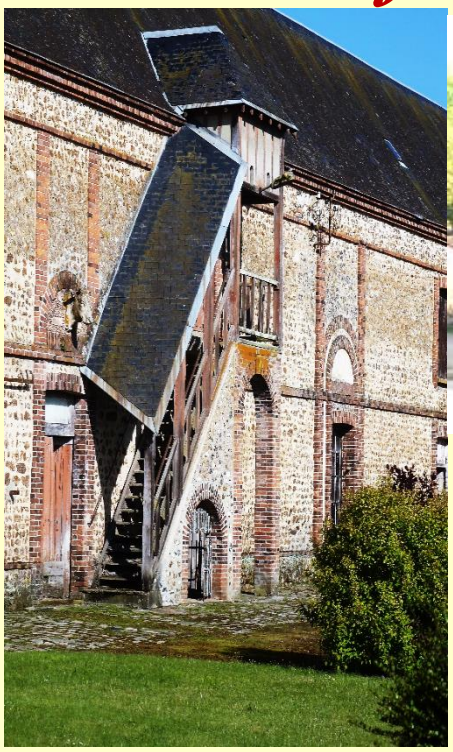
Les appartements et l'ameublement qui s'y trouvent ont conservé à peu près l'aspect qu'ils avaient du temps des Sully, sans que les deux siècles suivants y aient apporté de grave modification. Ce sont des grandes salles, de longues galeries avec des tentures, jalonnées de hautes et larges cheminées de marbre ou de menuiserie, avec leurs plaques armoriées et leurs vieilles garnitures en cuivre doré. Nous y remarquons des tapisseries historiées, de grands fauteuils, des meubles en marqueterie, des poutres peintes et dorées ainsi que des peintures murales et des blasons, tels qu'ils étaient, sinon du temps de Sully lui-même, au moins du temps de ses successeurs les plus rapprochés. Tout au bout d'une galerie où figurent de nombreux souvenirs qui se rattachent au vieux château et à ses illustres hôtes, notamment un petit oratoire décoré de peintures représentant des scènes de l'ancien et de Nouveau Testament, Monsieur de la Raudière nous montre, resté dans son état originel, le lit où couchait Henri IV et celui où mourut Sully.

C'est par cette dernière vision que nous achevons cette première visite. De retour dans le parc nous jetons un dernier regard sur l'ensemble puis nous prenons congé de notre hôte pour nous rendre à « L'Ascalier ». Un petit, mais génial, restaurant à Brou où dans une ambiance chaleureuse nos papilles gustatives allaient redécouvrir toutes les saveurs d'autrefois au travers d'un superbe repas fait de mets locaux aux saveurs raffinées.

En y arrivant nous l'ignorons encore, mais sans le savoir au fil des conversations et des agapes, nous allions nous laisser entraîner dans le thème de notre après-midi consacrée à la visite de la Maison de Tante Léonie à Illiers Combray, Marcel Proust et surtout plonger dans l'univers de son célèbre ouvrage « A la recherche du temps perdu ».

(Suite page suivante)

Nous avons également pu voir … la ferme



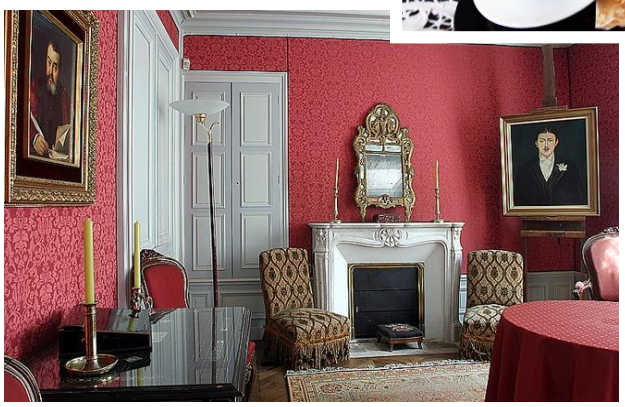
Le village de Villebon est une petite ville fortifiée. Elle est édifiée sur le flan Nord du château selon un plan carré. On y accède par trois portes portant le nom des communes environnantes vers lesquelles elles s'ouvrent. Essentiellement composée de petites maisons, la bourgade s'articule autour d'une grande ferme dite « La ferme de l'écu de Béthune » en raison de celui qui fut le maître de ces lieux durant plusieurs siècles. Séduit par l'unité architecturale et la beauté de l'ensemble nous nous sommes attardés à parcourir les rues et à errer dans la cour de la ferme dont les bâtiments qui la cernent ont conservé l'aspect régional et le caractère typique de leur fonction révélé par la conception et l'ornementation en leur fronton.

Immersion dans l'univers romantique de l'enfance de Marcel Proust

Aménagée en musée, la maison blottie au sein du petit village d'Illiers Combray conserve tout son caractère provincial avec son jardin fleuri et sa façade aux embrasures de fenêtre cernées de mosaïques bleues et blanches. Propriété de Jules et Elisabeth Amiot, oncle et tante paternels du futur écrivain. C'est là que le jeune Marcel Proust passa ses vacances, entre six et neuf ans, avant d'être contraint d'y renoncer à cause de ses crises d'asthme. C'est également dans cette demeure que dans l'ouvrage cité plus haut la "tante Léonie" offre rituellement au héros la petite madeleine qui bien des années après fera renaître tout Combray.

Après avoir traversé le jardin et le hall d'accueil, nous découvrons l'intérieur de la bâtisse resté pratiquement intacte. Dans la cuisine nous pouvons voir sur la table une foule d'objets du quotidien : une cafetière, des assiettes à lisérés bleus, un pain de sucre, deux jattes pour faire de la compote, une carafe en terre. Accrochée au mur, c'est une collection de casseroles de toutes dimensions qui attire notre regard. Sur le buffet, il y a des assiettes pour les asperges et le fameux service à crème au chocolat. Dans la salle à manger, où Mr Swann était reçu à manger pendant que le jeune Proust attendait son baiser du soir, la décoration est restée la même.

Sur la cheminée la pendule marque les heures. L'almanach et encore accroché près des fenêtres et sur le mur les fameuses assiettes des Mille et une Nuits sont accrochées. Dans un petit salon, dit oriental, nous contemplons des objets ramenés de ses voyages du Maghreb : un vase berbère, une carafe, un porte Coran, deux tableaux et un superbe vitrail.



A l'étage figure la chambre de l'enfant Proust et la chambre de la Tante Léonie qui était hypocondriaque. La première rassemble la plupart des objets dont l'auteur parle dans son œuvre : la lanterne magique, la commode, la pendule sur la cheminée en marbre et sur sa table de chevet, le fameux roman de George Sand « François le Champi » que lui lisait sa mère.

Dans la seconde nous pouvons voir sur la table de chevet des livres pour la messe, une statuette de la Sainte Vierge, une bouteille de Vichy, un verre pour prendre sa pepsine et la fameuse madeleine avec la tisanière et les feuilles de tilleul..

Gravissant l'escalier nous arrivons sous les combles, nous sommes surpris de nous trouver face à une exposition des photographies de Paul Nadar, qui présente une évocation de la haute société parisienne à l'époque de Marcel Proust. En regardant avec attention nous nous apercevons que l'ensemble propose une promenade sentimentale et vivante à travers une galerie de portraits des célébrités qui ont, directement ou indirectement, inspiré les personnages de l'ouvrage de Proust « *À la recherche du temps perdu* »: la vie des salons, les personnalités du monde de l'art et certains des modèles qui inspirèrent Proust dans la création de ses personnages comme celui de Swann. Chacun d'entre nous passe un long moment à regarder ces instantanés de l'époque et à écouter notre guide intarissable sur la vie et les relations de ses personnalités durant la vie de l'écrivain.

Notre visite s'achève dans une salle musée située au rez-de-chaussée. Elle rassemble de nombreux documents sur l'écrivain, sa famille et ses proches : plusieurs portraits du père et de sa mère, du mobilier Proust-Weil rapatrié du boulevard Haussmann (comme le canapé où s'asseyait Proust), des photographies, des correspondances, des manuscrits et documents familiaux (comme une copie de son épreuve de français du baccalauréat). Deux vitrines complètent la salle: l'une dédiée à Céleste Albaret servante dévouée de Marcel Proust et l'autre à la famille Amiot.

Pour les JEP : L'association «Les Vieilles Pierres» propose un large panorama du patrimoine ivryen.

Avec près de 450 visiteurs les Journées Européennes du Patrimoine 2018 ont rencontré un vif succès depuis longtemps inégalé.

Si une partie de cette affluence est due à l'animation « Les Trois Mousquetaires » proposée par la Mairie d'Ivry le dimanche après-midi, on la doit également dès le samedi à l'extension des animations à l'Arsenal où l'association Les Vieilles pierres a pu présenter un plus large aperçu du patrimoine ivryen en présentant : Les Maisons à pan de Bois d'Ivry, les fouilles de la Grotte du Sabotier et une rétrospective des opérations réalisées au château depuis 50 ans. Un diaporama « Le Château Oublié » évoquant l'historique et illustrant phase par phase les 12 premières années de fouilles réalisées depuis 1968 par le Club Archéologique devenu Les Vieilles Pierres a poussé les visiteurs à gravir le chemin qui conduit au site et à suivre la visite guidée proposée.

Comme chaque année maintenant un stand dédié aux enfants a permis de les sensibiliser au patrimoine de leur ville proposant diverses activités (jeux, dessins et quiz) accès sur le moyen-âge et le site ainsi qu'une initiation au mode de construction des châteaux avec une exposition associant l'initiation et la pratique de la corde à treize nœuds.

Les enfants du jumelage passionnés par le château d'Ivry

Les échanges réalisés dans le cadre du jumelage Laudenbach et Ivry-la-Bataille restent des expériences qui vont au-delà du dépaysement et de la simple rencontre. Ils sont également l'occasion pour les jeunes et les adolescents de s'ouvrir à la culture et aux patrimoines du pays visité. C'est ce que, d'un commun accord, les deux comités de jumelage, Allemand et Français, et l'association Les Vieilles Pierres ont proposé aux enfants venus passer quelques jours cet automne à Ivry. L'objectif leur faire découvrir et connaitre, au cours d'une journée, le château d'Ivry au travers de son histoire et de l'extraordinaire épopée de sa renaissance depuis 50 ans.

Cela a commencé en tout début d'après-midi par l'accueil de la trentaine de jeunes accompagnés de leurs encadrants à l'arsenal d'Ivry. Après un petit discours de bienvenue, le Président des « Vieilles Pierres » a tout d'abord brièvement résumé l'historique du château tout en montrant des panneaux sur lesquels figuraient des plans et des vues 3D son évolution architecturale au fil de siècles, puis a procédé à la diffusion sur écran d'un PowerPoint retraçant les 12 premières années de fouilles qui permirent de faire revivre le château. Afin que tous puissent suivre et comprendre ce document en français une traduction simultanée était assurée par Mme Isabel HAIST, professeur de Français en Allemagne, et de Mme Isabelle BEAUCHAMP Présidente du comité Français. Extrêmement intéressés et passionnés tous ont suivi cette projection avec attention. Afin de rendre cette première partie interactive et ludique, un quiz relatif à tout ce qui venait d'être dit et qui avait été préalablement traduit en Allemand a été distribué aux enfants qui se sont très vite pliés au jeu des réponses dans un climat très joyeux. Les résultats donnés tout le groupe s'est mis en marche pour accéder au château.

Au pied du châtelet le Président de l'association Les Vieilles Pierres se transforme en guide afin de commencer la visite qui conduira tout l'auditoire jusqu'au cœur de vestiges : la chapelle et les celliers. S'arrêtant fréquemment aux endroits les plus spécifiques il explique chaque détail de la construction resituant ces derniers dans l'échelle du temps. Placé devant la façade occidentale il détaille aux enfants le système de mesure utilisé pour construire au moyen-âge puis démontre en désignant le mur arête de poisson et les jours ce qu'il vient de professer. De la même manière, dans la « Aula », il explique les techniques de construction d'alors notamment le principe des échafaudages avec les trous de boulin. Ce n'est qu'au terme de la visite alors que tout le monde est sur l'esplanade de la face Sud qu'il propose, aux adultes comme aux enfants, un rappel de cours de géométrie en faisant une démonstration du mode de construction usité au moyen-âge à l'aide d'une corde à treize nœuds. Pour la plupart surpris les jeunes repartent amusés mais instruit de ce système basique.

La nuit tombant le groupe redescend afin de se retrouver à la salle de fête où Mr Patrick Maisons Maire d'Ivry et l'ensemble des membres du comité de jumelage l'attend autour d'un apéritif dinatoire au terme duquel chacun s'accorde à dire que c'est une très agréable journée et que c'est une expérience à revivre.

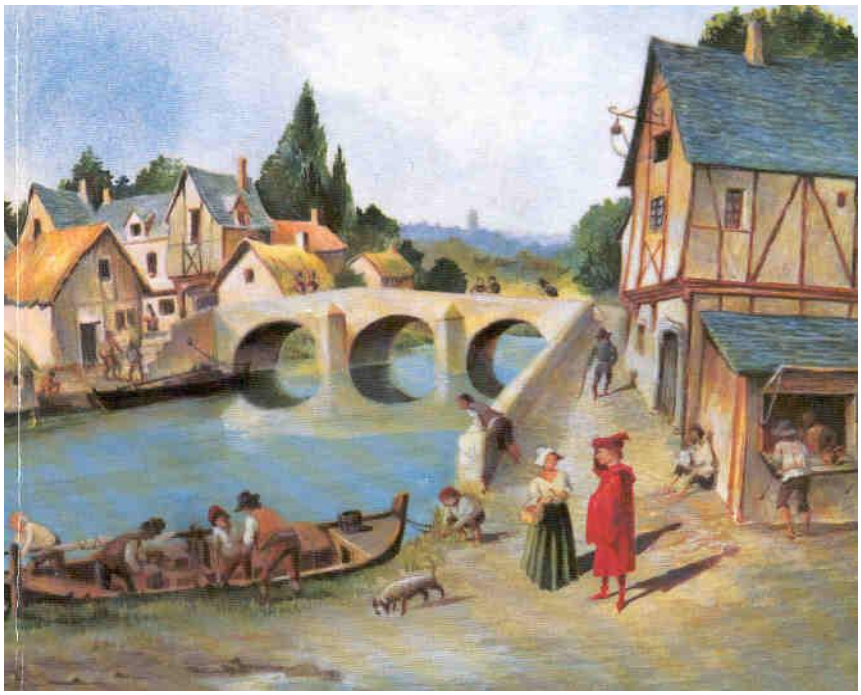
A propos de la naissance d'Ivry

Lors des visites du château, les personnes nous posent souvent des questions sur l'origine du village d'Ivry et nous nous contentons de répondre qu'elle fut postérieure de près d'un siècle à la construction de celui-ci sans fournir d'autres arguments. Afin de pouvoir donner une explication plus concrète à nos visiteurs et à tous ceux qui s'interrogent sur la question, nous avons entamé des recherches qui nous permettent d'apporter aujourd'hui quelques éléments de réponses dont voici le résumé :

Nous savons que, jusqu'à fin du Xe siècle, la communauté formant la population vit dans la basse-cour selon la coutume héritée des mottes féodales. Au sein de la communauté regroupée autour de la Tour d'Ivry édifiée par Lanfred sur les ordres de Raoul d'Ivry, de nombreux métiers artisanaux permettent aux habitants de vivre en toute autonomie, dans certain cas de survivre, mais cette configuration ne favorise ni les échanges, ni le développement économique au sein du comté.

Autour de l'an 1000, la mise en place du système seigneurial fait évoluer le paysage rural et amorce l'éclosion du bourg au pied du coteau. Les paysans sont installés autour de tenures (terres accordées par le seigneur) et regroupés en un hameau. En échange de la terre accordée, les paysans fournissent le cens (une redevance annuelle, foncière et perpétuelle versée au seigneur).

L'implantation, déjà ancienne, de moulins à eau le long de la rivière Eure favorise le regroupement de plusieurs activités liées à l'exploitation de ce type d'énergie. Initialement destinés au broyage du grain, l'utilisation des moulins se diversifie très vite grâce au perfectionnement de leur mode de fonctionnement. Avec des marteaux de pierre ou de métal, le moulin à grain se transforme en moulin à foulon pour les textiles et le cuir entrainant la création de nouveaux métiers et donc l'arrivée de nouveaux venus qui gonflent la population existante.



Parallèlement, la ferveur religieuse d'Hugues d'Ivry, évêque de Bayeux, fils de Raoul d'Ivry et de ses sujets, contribue très vite à l'édification d'une première église au sein de la communauté.

En 1072, vient s'ajouter une abbaye (Notre Dame d'Ivry) fondée en par Roger d'Ivry lors de son retour de la Conquête d'Angleterre avec Guillaume le Conquérant dont il est l'échanson. Au fil des années, les habitants de la basse-cour descendent et la concentration formée constitue l'amorce de la ville.

D'autres corporations (forgerons, carriéristes, tailleurs de pierres, chaufourniers, charpentiers, menuisiers, savetiers, vitriers, etc.) viennent progressivement compléter le tissu économique. Un marché s'installe. Une porte à bateaux permet de gérer le trafic sur l'Eure.

Au XIIe siècle, une enceinte est édifiée afin de protéger les habitants. Placée sur un axe important et le long de la rivière Eure, la cité ne tarde pas à évoluer et à devenir prospère grâce à ses activités multiples qui ne cessent de s'accroitre et au transit de marchandises les plus diverses qui génèrent de nombreuses redevances.

Formidables rencontres avec les Sourdins

A l'approche de l'été l'association repart à la découverte de sites en rapport avec notre patrimoine. En consacrant cette première sortie estivale à Villedieu Les Poêles, Bayeux et à la visite d'une abbaye normande, les Vieilles Pierres proposent aux participants de se replonger dans l'époque médiévale. Un temps où, dans les villes et les campagnes, fleurissait une multitude d'activités humaines dont certains métiers, considérés aujourd'hui comme métiers d'arts, n'étaient là que pour servir le quotidien et où l'histoire s'écrivait et ne se transmettait qu'au travers de l'expression artistique ou architecturale.

Nous commençons notre remontée dans le temps avec la ville de Villedieu-Les-Poêles commune de Normandie dont l'histoire nous sera contée par nos différents hôtes tout au long de la journée. La ville nait sous l'impulsion d'Henri 1er Beauclerc en 1126 par la réunification de trois villages* et le don de 12 hectares aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem en récompense de leurs services lors de la première croisade. Rapidement après leur installation et les droits exceptionnels attachés à la Commanderie, les chevaliers fondent leur «hôpital», c'est-à-dire un manoir seigneurial auquel s'ajoutent une église, la chapelle Saint-Blaise, le moulin banal et des fours banaux.

Forts de ces droits et des exemptions d'impôts royaux, les Hospitaliers de Villedieu développent alors fortement le commerce, avec un marché important, qui se tient depuis le milieu du XIIème siècle le mardi. C'est alors qu'ils introduisent dans la cité, ce qui nous intéresse aujourd'hui, l'artisanat du cuivre qui va faire de la ville l'un des plus grands centres européens de poeslerie dès les XIIe et de chaudronnerie dès le XIVe siècle.

La genèse de cette activité vient des chevaliers de l'ordre de Malte qui ayant essentiellement pour nourriture de base la bouillie de sarrasin imposèrent la production de poêles à bouillie. Ces dernières étant solides, durables et fournissant un contenant pratique pouvant rester longtemps dans l'âtre, eurent rapidement une renommée qui rendit la cité célèbre et eût pour conséquence une intensification de la production en des temps où ce type de récipient n'avait pas d'égal.

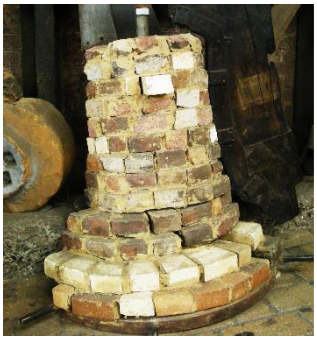
C'est d'ailleurs depuis qu'en raison du bruit assourdissant du travail du cuivre dans les très nombreux ateliers de la ville que les habitants s'appellent les «Sourdins». Au fil de l'histoire, les contenants ont évolués et vont faire le succès de la poeslerie de Villedieu. Un succès dû aussi à une autre production, presque aussi ancienne, à partir d'autres métaux : celles des cloches. De la poêle à bouillie à la canne à lait, en passant bien sûr par les célèbres casseroles et autres articles culinaires en cuivre sans oublier la réalisation de cloches, la ville va prospérer jusqu'à la concurrence d'autres métaux et alliages au XIXème siècle.

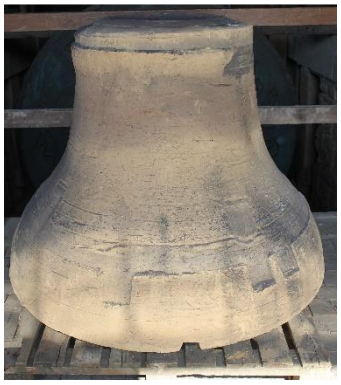
C'est ce que nous sommes venus voir et pour ne pas perdre de temps c'est dès l'ouverture au public de la fonderie de cloche que nous entamons nos visites des divers ateliers de la ville.

Bien que ce premier atelier ne date pas du XIIe siècle, il a gardé sa forme originelle donnée en 1865 par son créateur Adolphe Havard : le sol est en terre battue, l'outillage usité est en cuivre, le pont roulant servant aux manipulations est en bois.

Nous ne sommes pas encore à l'intérieur que notre guide nous prévient: *«les techniques que nous allons découvrir sont inchangées depuis la création de l'établissement. Les cloches sont moulées au trousseau à partir d'argile, de crottin de cheval et de poils d'animal et les procédés de coulage sont restés les mêmes. Seules l'étude et la modélisation ont évolué depuis trente ans avec les technologies informatiques actuelles. Chaque cloche devant avoir sa note et celle-ci étant dépendante de son diamètre et de son épaisseur, le profil de la cloche est modélisée sur informatique et la découpe du profil se fait au laser sur des plaques que l'on appelle les gabarits. Ils sont ensuite montés sur un axe et servent de guides dans la construction des différentes parties du moule. Une technique de moulage appelée «au trousseau».* Cet avant-propos terminé, nous pénétrons dans les lieux pour suivre toutes les étapes de fabrication.

Cela commence par la conception du noyau. A l'aide du gabarit intérieur une équipe construit une maçonnerie de briques réfractaires qui va servir d'armature pour soutenir le reste du moule. Elle est recouverte d'un mélange d'argile, de crottin de cheval et de poils de chèvre qui va donner la forme intérieure de la cloche. Le noyau achevé est recouvert d'une couche isolante pour la séparer d'une seconde partie dite « fausse cloche » en raison de sa forme qui correspond à celle qui sera définitive en bronze. Pour concevoir la fausse cloche on change de gabarit afin de construire la seconde partie du moule en argile. Elle est ensuite recouverte de cire pour la lisser parfaitement et former les filets. C'est alors que l'on vient y poser les décors et textes. Ces derniers sont préparés dans une partie réservée de l'atelier située juste en face de la chaine de conception des moules. Les abécédaires (textes) et motifs sont d'abord créés à la main sur papier puis selon les cas modélisés sous forme de moules empreintes à l'ancienne en bois et plâtre ou de façon moderne en élastomère. Les décors sont ensuite coulés en cire avant d'être posés.





Progressant dans le site, nous découvrons ensuite une autre phase de conception : la chape. Elle s'opère à l'aide de pinceaux très fins. La fausse cloche est enduite de plusieurs couches d'un mélange argile, crottin de cheval et poils de chèvre. Ces couches de plus en plus épaisses forment alors une carapace appelée la chape.

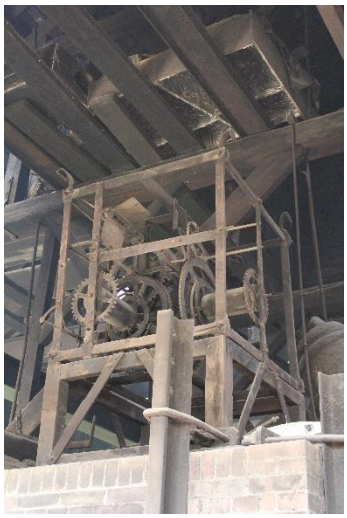
Durant toute cette étape de fabrication, un feu de charbon de bois est entretenu à l'intérieur du moule afin de permettre le séchage des différentes couches d'argile. Notre hôte nous précise que lorsque la chape est suffisamment épaisse on force le feu de charbon de bois afin que les lettres et décors en cire fondent et laissent leur empreinte en creux et à l'envers dans la chape qui constitue la partie extérieure du moule. Ceci explique en partie de la forte chaleur qui règne dans cette zone.

Cette opération achevée, la chape est soulevée. La fausse cloche est casée et la chape reposée sur le noyau afin d'obtenir un vide où sera versé par la suite le métal. A l'intérieur les décors qui étaient en creux et à l'envers dans la chape se retrouveront alors à l'endroit et en relief sur la cloche en bronze.

Parallèlement, dans une autre zone, sont sculptées et moulées les couronnes en cire qui viendront ornementer le haut des cloches. Un modèle en cire est préparé et enduit d'argile. Il est ensuite chauffé dans une étuve à 200°C afin que la cire fonde et laisse son empreinte en creux. C'est la même technique dite de «la cire perdue» que nous venons de voir pour les décors. Le moule de la couronne constitué est ensuite ajusté sur le moule de la cloche et recouvert de terre projetée au pistolet.

Alors que nous nous apprêtions à approcher de la zone de coulée une sirène nous avertit qu'il faut sortir car une opération de coulée est en cours et pour des mesures de sécurité évidentes nous ne pouvons rester. C'est donc un peu frustrés de ne pas assister à ce spectacle que nous quittons brièvement l'atelier avant d'y revenir et suivre la suite du processus de fabrication.

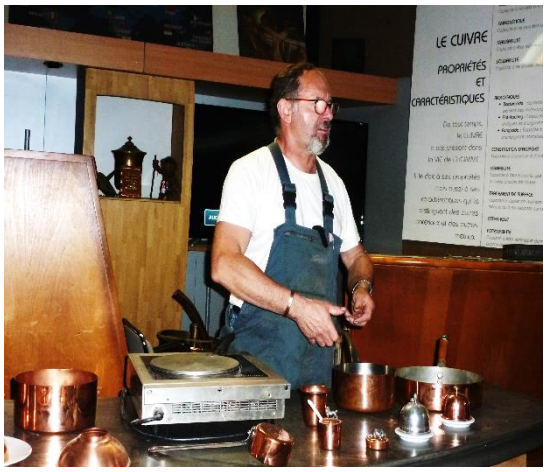
De retour dans l'enceinte, notre guide nous dit que depuis 2003 le process de fabrication a changé en coulant toutes les cloches y compris les plus grosses la tête en bas « et non dans leur position normale. Cette méthode permet d'améliorer la qualité métallurgique des cloches et donc leur «musicalité» et leur esthétique. Nous apprenons que le bronze utilisé est un alliage de 78 % de cuivre et 22 % d'étain. Il est fondu à 1 200°C dans le four réverbère à double voûte, d'une contenance de 13 tonnes que nous pouvons voir devant nous et qui fut construit en 1865. Ce four est utilisé pour couler les cloches de plus de 500 kg qui sont enterrées dans une fosse. Notre guide nous montre le canal en briques construit sur le dessus de la fosse qui permet au métal de se déverser par gravité du four dans les moules. Puis elle nous explique que pour les plus petites cloches (moins de 500 kg), le métal est fondu dans un four à creuset que nous voyons un peu plus loin. La poche de coulée est maniée à la main ou à l'aide du palan qui nous domine pour récupérer le bronze du four et le déverser dans le moule. C'est durant cette phase que nous avons été contraint de sortir.



La coulée terminée le moule doit refroidir environ une semaine voire plus selon sa taille. Il reste alors deux autres étapes : le décochage et l'accordage. Une équipe casse le moule pour obtenir la cloche brute de fonderie. Ensuite une autre équipe sable la cloche, la polit, la cisèle et enfin l'accorde.

Au terme de la visite, notre guide nous précise qu'au-delà de son métier de fondeur de cloches, l'entreprise réalise également des pièces de fonderie d'art. Les compagnons qui composent les équipes sont aussi des campanistes qui installent et entretiennent les équipements mécaniques et électriques des cloches et des clochers. A titre d'exemple de réalisations, elle cite en 2013, la fabrication et la pose des neuf nouvelles cloches de Notre-Dame de Paris et la fonte de trois nouvelles cloches pour la cathédrale de Sées.

La matinée étant en partie écoulée nous faisons un bref tour en ville avant de déjeuner et de repartir à la découverte d'autres ateliers.



Le premier d'entre eux est l'atelier du cuivre. C'est aussi le dernier à perpétuer une tradition séculaire en employant une dizaine d'ouvriers qui reproduisent les gestes et les techniques en utilisant les mêmes outils ancestraux tels que des repousseurs, marteleurs, étameurs ou polisseurs. Nous y sommes accueillis par l'un des plus anciens ouvriers certainement le responsable de production. Un personnage haut en couleur au verbe facile et plein d'humour qui nous entraine dans une pièce aménagée en mini amphithéâtre afin de nous faire tout d'abord un rappel historique et ensuite de nous décrire, en les démontrant, certaines caractéristiques des produits réalisés dans ces lieux. Son discours, émaillé d'anecdotes et de propos interactifs, évoque l'évolution de l'activité depuis le XIe siècle jusqu'au début du XXe siècle. Une époque où il y avait encore une vingtaine d'unités de production locale réparties dans plusieurs ilots, formés de cours et de bâtiments, dont beaucoup sont encore visitables dans Villedieu.

A son écoute nous apprenons que cette corporation, comme celle des chaudronniers et des fondeurs de laiton est regroupée sous le vocable de dinanderie et ses ouvriers dénommés des dinandiers. Un nom apparu au XIVe siècle désignant la forme noble, voire artistique, du métier de chaudronnier ainsi que l'ensemble des ustensiles de cuivre et de laiton fabriqués à l'origine dans la ville de Dinant en Belgique. Il conclut ce préambule en nous précisant qu'il n'y a jamais eu de gisement de cuivre à Villedieu-les-Poêles ni dans les environs et que la matière première provient au plus près d'Espagne sinon des Etats-Unis, de Russie ou d'Afrique du Sud.

Dans une seconde partie Il nous explique et démontre ce qui fait que le cuivre, et donc, les casseroles et ustensiles de cuisson sont :

- toujours d'actualité malgré l'arrivée de nouveau matériaux et les innovations dans le domaine culinaire.
- fortement prisés, donc expressément sollicités, par tous ceux qui pratiquent la restauration (chefs cuisiniers, pâtissiers, traiteurs, etc.).

Au fil du temps les concepteurs et les utilisateurs se sont aperçus que le cuivre reste le meilleur conducteur de chaleur sans altérer la nourriture. Vers la fin du XVIIIe siècle, les maitres en la matière ont eu l'idée de protéger le cuivre de tout contact direct avec les denrées cuisinées en y déposant une couche d'étain. Ce procédé qu'on appelle l'étamage doit être refait à chaque fois que le cuivre réapparait pour tous les récipients amenés à travailler des aliments salés ou acides (le sucre est sans danger d'où le fait que les bassines à confiture ne soient jamais étamées) joignant le geste à la parole notre hôte nous fait la démonstration de ce qu'il avance puis procède à un étamage par la méthode dite «au chiffon» sous nos yeux. Après avoir décapé une casserole par immersion dans un mélange d'acide puis retiré toutes traces de dépôt, il monte la température du récipient pour y faire fondre la quantité d'étain alimentaire nécessaire en fonction du type de platerie et l'étale à chaud avec un chiffon. L'opération s'achève en retirant l'oxydation, les traces de brulé et les coulures d'étain extérieures à l'aide d'un polissage. Cela nous semble simple mais nous verrons plus tard dans l'atelier que ce type d'opération nécessite une très grande maitrise.

La théorie exposée et la démonstration faite, notre guide nous invite à le suivre dans les ateliers voir, une à une, toutes les étapes de fabrication à l'aide de machines datant pour la plupart de 1920. A peine entrés, notre progression est rythmée par le martellement, au fond de l'atelier, des dinandiers sur les formes en cuivre. Respectant le processus de création, nous commençons par le poste de fonte des lingots de cuivre, suivi du laminage pour le transformer en feuille.

Un peu plus loin, c'est le découpage, l'emboutissage et le repoussage à l'aide de machines spécifiques qui ont l'air de sortir du temps mais dont la mise en route sous nos yeux ébahis révèle une conception savante et une ingéniosité certaine. Alors que nous marquons une pause pour admirer la dextérité de maniement, notre guide nous explique qu'aucune chute n'est perdue. Elle est aussitôt récupérée, stockée puis refondue pour un usage ultérieur.

Revenant sur les opérations auxquelles nous assistons, il nous précise que pour donner la forme à certains objets on utilise ce qu'on dénomme «le tas» d'où l'expression : travailler sur le tas. Afin que nous comprenions bien, il nous conduit dans un coin ou un compagnon assis sur un tabouret façonne une forme à l'aide d'outils spécifiques et d'un marteau tel que cela se pratiquait il y des centaines d'années. Nous détournant, nous arrivons devant les dernières phases importantes de la conception : le martelage, l'étamage et le polissage. La première phase est assourdissante.

A l'aide d'un martinet** un homme martèle inlassablement une forme, centimètre par centimètre, avec une précision inouïe. A la question combien de coups assène-t-il pour obtenir un objet fini notre guide répond : «par exemple pour un simple bouchon de champagne un ouvrier donne environ 100 000 coups alors jugez ». La seconde phase et avant dernière étape est l'étamage : devant un feu et un four qui produisent une forte chaleur un homme prend une à une les pièces confectionnées et procède aux différentes étapes dont nous avons eu précédemment la démonstration.

L'opération très délicate nécessite parfois de nombreuses reprises et bien qu'il soit protégé l'opérateur doit faire face à plusieurs risques de brulures par éclaboussures d'étain ou embrasement intempestif du chiffon qu'il manipule pour étaler les couches. La dernière phase est moins spectaculaire mais c'est elle qui donne son aspect final au produit réalisé avant son départ au commanditaire ou en boutique. C'est d'ailleurs en passant par cette dernière que nous achevons cette visite avant de nous rendre dans un lieu emblématique de la ville : le Musée de la poeslerie et la Maison de la dentelle.

Formant un ilot portant le nom de foyer qui fut au XVIIe siècle une ancienne fonderie où chaque artisan venait faire fondre son cuivre, les bâtiments sont au pourtour d'une cours où convergent des escaliers en pierre desservant différents locaux autrefois ateliers ou logements. Aujourd'hui classés monuments historiques, les lieux accueillent d'un côté un ancien atelier de poeslerie où l'on peut admirer une exposition rare d'objets en cuivre et laiton allant du XVe au XXe siècle et de l'autre la maison de la dentellière. Deux pôles d'intérêt qui se visite comme une vaste promenade au sein des pièces de deux maisons sur plusieurs niveaux.

En entrant au rez-de-chaussée à gauche dans le musée de la poeslerie nous découvrons deux salles : dans la première nous visionnons une vidéo expliquant le métier de poêlier et la naissance du travail du cuivre. Dans la seconde nous sommes dans l'atelier appelé « le foyer ». Un endroit où le cuivre était brisé avant d'être fondu par des femmes appelées «briseresses» puis coulé dans un moule pour en faire des « tables » de 6mm d'épaisseur que les dinandiers venaient acheter pour les travailler avec des outils en bois très résistant (orme ou buis) pour ne pas abîmer le métal.

Une grande cheminée domine toute la pièce tandis que de part et d'autre sont exposés divers outils, chaudrons et poêles de toutes formes disposés le long des murs comme des postes de travail. Un fléchage nous invitant à monter à l'étage nous ressortons et gravissons les quelques degrés en pierre qui nous conduisent à la dernière salle où sont rassemblés une multitude d'objets anciens en cuivre destinés à toutes sortes de corporations.

Revenus dans la cour qui était autrefois un véritable lieu de rencontre, nous prenons conscience des conditions de travail et de logement des personnes qui vivaient et travaillaient ici en étudiant la conception architecturale de l'ensemble. Les logements composés d'une pièce principale et d'une chambre se situent à l'étage et sont de taille très modeste bien qu'ils accueillaient parfois plusieurs familles. Chacun est desservi par des escaliers qui convergent là où nous sommes. Tout le reste, ateliers, lieu de vie, commodités et autres équipements de

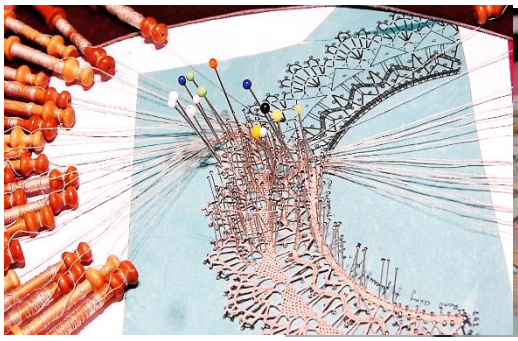
nécessité se situe dans la cour et au pourtour transformant cet espace en un unique lieu de vie commune et d'échange ayant comme unique accès sur l'extérieur le porche d'entrée. Ayant rejoint l'extrémité de ce lieu un peu étrange, nous empruntons un nouvel escalier qui nous conduit dans la maison de la dentellière où notre hôte, gardien des lieux, nous attend pour nous faire un bref historique et une démonstration de réalisation de dentelle de Villedieu.

Cette activité fut introduite dans la cité par les femmes des notaires, médecins et pharmaciens au XVIIIe siècle qui instituèrent la pratique dite de la dentelle aux fuseaux. Un art qui rivalisait avec la dentelle de Bayeux et de Caen où l'on trouvait de la dentelle dite au torchon faite de points différents. Après des débuts progressifs l'activité atteint son apogée en 1830 sous la direction des épouses des riches marchands de la ville. Plus de 500 femmes et de nombreux enfants travaillaient alors dans la rue au point que l'on parlait alors de « troupeaux de dentellières ». Aussi nombreuses que les chaudronniers, elles recevaient le même salaire. Ayant atteint une certaine autonomie, elles achetèrent de nombreux logements mais à partir de 1850 la situation économique se détériorant l'activité déclina. Les salaires baissèrent et l'activité tomba sous la coupe des négociants qui profitèrent d'une main d'œuvre corvéable à merci. En 1880, l'activité était abondante et banalisée avec les tenues et coiffes des sourdines puis ce fut la fin au début du XXe siècle. C'est en1952 que la dernière dentellière créa une école de la dentelle dans les lieux où nous sommes afin de transmettre son savoir. Avant son décès en 2010 à l'âge de 103 ans cet espace deviendra un musée en 1995.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Cette introduction faite, notre guide nous invite à admirer la multitude d'ouvrages en dentelle exposés puis nous invite à nous regrouper autour d'un canevas pour nous expliquer en la démontrant la technique utilisée. Il nous parle d'abord des motifs qui sont soit en forme d'araignée, de dent ou de chevron exécutés au point d'esprit soit réalisés plus finement sur fond vitré. Comme la dentellière à l'époque notre professeur travaille sur un carreau (Un support carré comportant un tiroir sur le côté pour ranger épingles et fils) au centre duquel est disposé un rouleau avec une carte perforée de Lyon. A l'aide de fuseaux de formes et de tailles différentes il commence à broder en disposant aux points stratégiques autant d'aiguilles que nécessaire pour respecter le motif.

Selon le motif et la finesse de l'ouvrage le nombre d'épingles peut-être considérable et rendre le travail extrêmement délicat. Son geste lent s'accélère progressivement pour atteindre une dextérité inouïe. Bien que nous essayons de suivre attentivement la progression nos yeux s'y perdent. A la question sur la nature des fils, il nous indique que «le fil utilisé est en lin ou coton» puis, s'adressant à nous, il invite quelques volontaires à s'essayer à la broderie. La tâche n'est pas aisée mais certains s'y risquent. Avec obstination et patience, ils arrivent à former, après maintes tentatives, une infime partie de l'ouvrage tout en reconnaissant la complexité du travail. Hélas le temps passe et il nous faut quitter cette pouponnière.



Après quelques instants de repos à notre hôtel, nous nous retrouvons tous autour d'un repas gastronomique dans un vieux manoir situé à quelques encablures du centre de Villedieu-les-Poêles. Autour de mets délicieux, les conversations vont bon train chacun faisant part de ses impressions et sensations de la journée et n'hésitant pas à anticiper l'avenir en proposant déjà de prochaines sorties similaires. Le diner achevé, malgré la chaleur de l'endroit et la convivialité, il nous faut rentrer car le lendemain une journée différente mais tout aussi passionnante nous attend.

Au réveil la météo s'annonce moins clémente que la veille mais cela n'entame pas notre enthousiasme à nous rendre au plus vite à Bayeux où de nouvelles visites nous attendent, à commencer par la rencontre avec la tapisserie de la reine Mathilde.

Recette: Agneau aigre-doux parfumé cannelle et gingembre

Ingrédients :

2kg d'agneau
120g de lard frais et un peu de saindoux
600g de vin rouge
140g de vinaigre
30g de chapelure
60g d'amandes non mondées
350g d'oignons
140g de raisins de Corinthe
2 cuillérée à café rase de cannelle
1,5 cuillérée à café rase de gingembre
½ cuillérée à café rase de poivre 3g de sel

Recette (cuisson 1h20)

Faire sauter la viande en morceaux. Ajouter les raisins et les oignons 'blanchis), faire revenir, déglacer au vinaigre puis ajouter vin, épices, amande broyées et sel. Laisser mijoter (une heure) avec une bonne quantité de graisse blanche.
Enfin ajouter la chapelure délayée dans un peu de bouillon pour épaissir.

Remarques, suggestions

Dans le même style vous pouvez faire l'Egurdouce de porc. C'est aussi facile et ça plait beaucoup. Pour cela il suffit de change la viande en utilisant 2.3kg de porc et de modifier les quantités d'ingrédients : 220g de lard, 150g de vinaigre, 160g d'oignons, 160g de raisins sec, 5g de sel. Tout le reste est identique seul le temps de cuisson passe de 1h30 à 2h00.

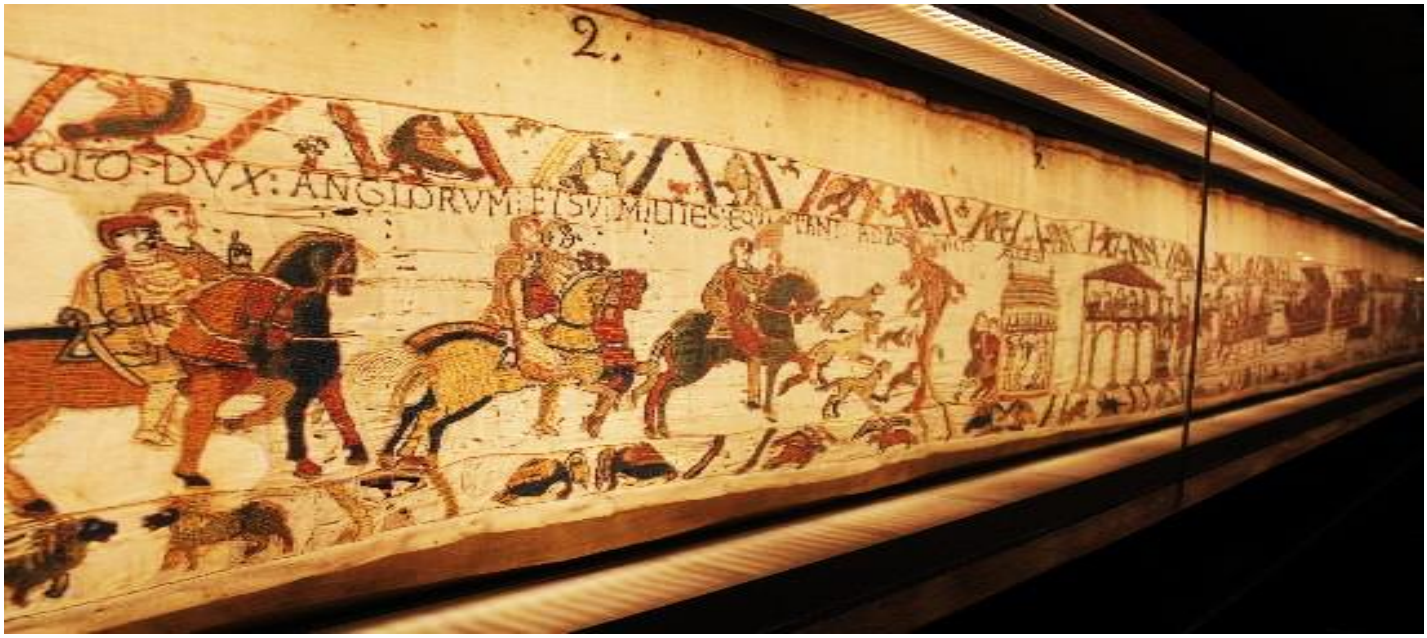
Miraculeusement épargnée par les combats de juin et juillet 1944 qui la laissèrent intacte, la cathédrale de Bayeux est un édifice qui rassemble à la fois l'art roman et l'art gothique. Sa partie romane fut érigée au XIe siècle et dédicacée en 1077 en présence de Guillaume le Conquérant et de la reine Mathilde. C'est un incendie qui la détruisit trente ans plus tard ne laissant que la crypte et la structure des tours de la façade occidentale.

Reconstruite, elle subit un nouvel incendie en 1160 mais, cette fois, pour la rebâtir, l'art roman cède la place au «premier art gothique». La plus grande partie de la cathédrale de Bayeux visible aujourd'hui date du XIIIe siècle. ce qui lui confère d'être un édifice gothique normand mêlant le gothique rayonnant et le gothique flamboyant. Complétée et agrandie après la guerre de Cent Ans, elle passe la révolution sans trop de dommages et n'est vraiment achevée que sous le Second Empire (tour centrale, vitraux).

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

De Guillaume au Baron Gérard l'histoire de la Normandie nous est contée à Bayeux

Bayeux comme Caen, Rouen, Falaise, etc. fait partie des villes dont l'histoire et le patrimoine constituent le patrimoine Normand mais Bayeux est la seule qui fut épargnée par les bombardements à la fin de la seconde guerre mondiale. Aussi la ville s'honore de conserver de nombreuses richesses historiques (matérielles ou non) qui permettent aux visiteurs de se remémorer et se représenter, en un même lieu, une grande partie de l'histoire de la construction de la Normandie dont la période médiévale et les évènements sont une partie essentielle. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de consacrer une journée à cette cité et à ses trésors précieusement conservés.

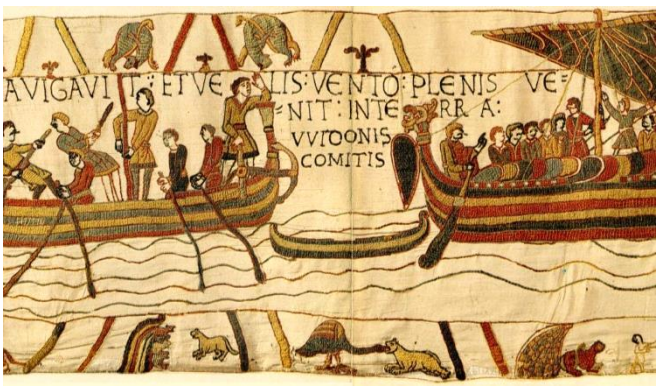


Le plus emblématique d'entre eux est sans nul doute la fameuse tapisserie de Bayeux. Aussi, tout logiquement nous amorçons notre visite par là en nous rendant au Bayeux muséum. C'est équipé d'un audioguide que nous rejoignons l'immense salle où est présenté le chef-d'œuvre. Avant que nous emboitions le pas dans la file des visiteurs une voix nous explique l'origine de la Tapisserie. Contrairement à ce que beaucoup pense elle n'est pas de la main de la reine Mathilde (nom dont elle est souvent affublée) mais serait le résultat d'une commande formulée par Odon demi-frère de Guillaume le Conquérant et évêque de Bayeux pour orner la cathédrale qu'il faisait construire. Elle glorifierait la conquête de l'Angleterre et la légitimerait en montrant un édifice religieux. Sa conception émanerait des brodeurs du Kent dont il reçut le comté de Guillaume après la conquête. Une des preuves en serait le troublant rapprochement des enluminures peintes à Cantorbéry avec des scènes figurant sur la tapisserie. Ce que nous apprêtons à découvrir est constitué d'une de tapisserie très ancienne composée d'une simple toile de lin ornée de dessins réalisés en relief à l'aiguille avec des fils de laine. Selon les historiens la fourchette de date de sa fabrication se situerait entre 1066, date de la bataille d'Hasting et 1097 à la mort d'Odon avec un resserrement autour de 1082 date de la disgrâce d'Odon par Guillaume au moment des rébellions anglo-saxonnes. Pour beaucoup d'entre nous l'évocation de ces dates correspond à la construction de la tour de Londres sur le modèle de celle d'Ivry et remémore notre fabuleux voyage à Londres l'année passée. La suite de l'avant-propos nous rappelle que cette toile de 68m de long sur 50cm de large décrivant l'épopée de la conquête de l'Angleterre a été longtemps exposée dans la cathédrale de Bayeux tendue de pilier en piliers à l'occasion de la fête des reliques qui se déroulait chaque année du 1er au 8 juillet. Entre temps, elle était roulée dans un coffre du trésor de la cathédrale. Ayant réchappée tout au long des siècles aux incendies et pillages perpétrés durant la guerre de Cent Ans puis sauvegardée par des esprits éclairés pendant la révolution, elle est exposée au Louvre sous l'empire avant d'être renvoyée à Bayeux où elle est présentée protégée de toutes dégradations depuis 1835.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

La file ayant avancé, nous découvrons le premier des neufs lés en lin écru assemblés par des coutures à peine apparentes qui la composent et donnent sa composition générale. C'est une véritable première bande dessinée du moyen-âge. Le récit occupe, sur toute la longueur, un espace d'environ 33cm de haut encadré de deux bordures de 7 à 8 cm. La tapisserie est tendue sur une toile de texture plus épaisse également du moyen-âge sur laquelle 58 numéros correspondant aux 58 scènes ont été portés à l'encre noire vers le XVIIIe siècle. Les broderies sont faites de laines teintées à la toison* et se déclinent en deux couleurs de rouge, un jaune moutarde et trois teintes de vert. Les points de broderie sont au nombre de quatre : le point de tige (pour les légendes, les visages, les mains et les contours) et le point de couchage (pour les motifs) qui est le plus utilisé ainsi que le point de chainette et le point fendu réalisé à deux fils pour donner, plus rarement du relief, à certaines lettres ou certains motifs linéaires.

Ce qui nous fascine c'est la manière dont est narrée l'épopée qui nous révèle la façon de vivre et de combattre en Normandie et en Angleterre au XIe siècle mais aussi nous raconte l'histoire et le rôle tenu par les trois protagonistes de l'action : Edouard (futur Edouard le Confesseur, Harold et naturellement Guillaume le Conquérant alors simplement connu sous le nom de Guillaume le Bâtard. Avançant pas à pas nous assistons comme lors d'une représentation théâtrale à la mise en place des personnages, à la construction de l'invasion, à la formation des unions et des conspirations qui iront jusqu'à la trahison et au repentir d'Harold avec en point de départ et en toile de fond l'intrigue des partisans du clan anglo-danois générée par deux femmes Edith et sa sœur Gytha. Le tout se terminant par la victoire d'Hasting, la mort d'Harold et le couronnement de Guillaume.



Chaque scène est d'une précision incroyable révélant à nos yeux ébahis une foule de détails. La position et l'attitude des personnages, qu'ils soient acteurs principaux ou figurants, fournit une multitude d'informations sur les pratiques et les usages mais aussi sur leur rôle et leur rang par leurs attitudes, leurs costumes. L'exactitude et la finesse de leurs expressions sont traduites sur la toile.

Du début à la fin, nous vivons un véritable reportage allant de la présentation des protagonistes à la victoire finale en suivant chacun des actes de cette conquête : la préparation de l'expédition, le départ de la flotte armée, la traversée de la Manche, le débarquement sur les côtes anglaises, la bataille et la reddition. Le décor minimaliste mais précis, avec ses paysages, ses édifices et ses navires ainsi que la mise en scène avec les attitudes des acteurs traduisant leur sentiment et leur intention du moment, avec les chevauchées et la cruauté des scènes de bataille, sublime le tout.

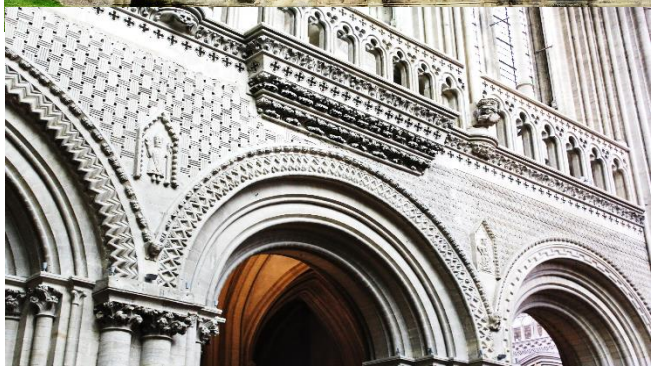
Les bordures inférieures et supérieures représentent des motifs iconographiques. Ce sont souvent des animaux réels (oiseaux, lions, chiens, cervidés, chameaux) mais également imaginaires (dragons crachant du feu, griffons, centaures et centauresses) placés la plupart du temps deux par deux, soit face à face soit séparés ou non par des barres obliques et des motifs floraux. Le narrateur de l'audioguide nous informe qu'à ce jour personne n'a

vraiment établi de lien entre ces représentations et le récit principal si ce n'est celui, comme cela l'est parfois au moyen-âge par l'église sans qui il n'y a pas de légitimation de la guerre, de la symbolisation de 3 mondes : le monde 1 où l'on raconte l'histoire et où évoluent les personnages ; le monde 2 qui se réfère au ciel et qui symbolise le point de vue de dieu ; et le monde 3 hermétique et allégorique associé au monde 1 qui se réfère, lui, au rêve et à l'interprétation des signes du monde 2. Une théorie que nous pouvons vérifier à plusieurs étapes de notre progression avec notamment les scènes 30 à 33 où l'on y voit un groupe d'hommes observant la comète de Halley située juste au-dessus. Puis plus loin en dessous d'une scène où Harold écoute un messager en regardant la comète, des esquisses de bateaux qui sont dessinées dans la marge inférieure. Dans cette épisode les trois espaces fonctionnent ensemble nous pouvons y voir le monde présent au centre, puis le regard de Dieu avec la comète en haut et un présage funeste avec la flotte d'invasion en bas.

Les bordures sont interrompues par endroit par la bande centrale qui envahit tout l'espace afin de mettre en évidence certains moments. C'est le cas des voiles des navires scènes 5-6, 34-39, avec le sommet des bâtiments en scènes 27-35 ou encore lors de la bataille d'Hasting où les morts sont représentés dans la bande inférieure.

Ayant parcouru toute la frise, notre rencontre avec la tapisserie s'achève en fin de matinée. C'est avec l'impression d'avoir réellement vécu une page d'histoire que nous nous retrouvons la lumière du jour et que nous franchissons les quelques mètres qui nous conduisent à la cathédrale.

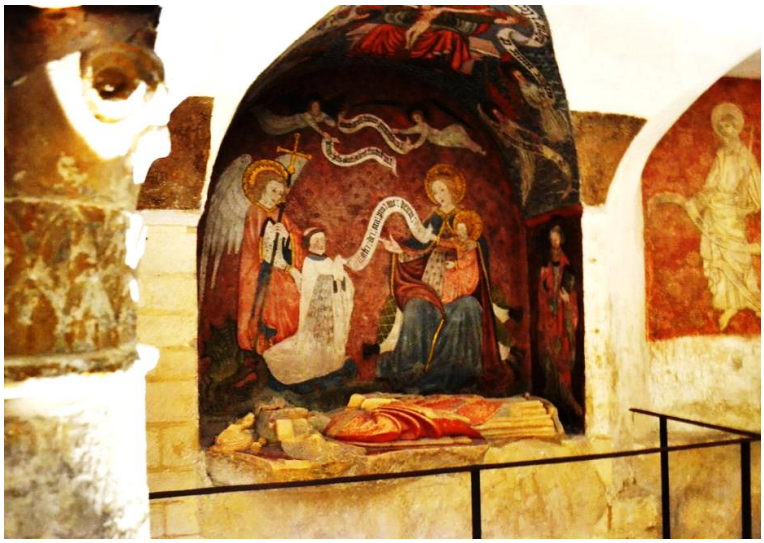
A l'origine simple église romane, elle fut reconstruite sous l'autorité de Hugues II de Bayeux (fils de Raoul d'Ivry) suite à un incendie mais doit son achèvement à Odon qui la fit consacrer le 14 juillet 1077 par l'archevêque Jean d'Ivry (autre fils de Raoul d'Ivry et neveu du duc de Normandie). Des évènements qui nous ramènent à l'histoire d'Ivry et à la notoriété de ses seigneurs.



Initialement de conception romane elle offre au regard aujourd'hui un merveilleux ensemble architectural gothique rassemblant le gothique premier, le gothique rayonnant et le gothique flamboyant suite aux nombreuses reconstructions qu'elle a subies à partir de 1180. Nous y pénétrons par le grand porche et découvrons dans la grande nef le mélange des styles : roman au rez-de-chaussée et gothique au premier étage qui donne au tout une belle apparence avec une élégante envolée d'arcades. A droite, à gauche, au-dessus de nous, nous pouvons admirer quelques œuvres architecturales apportées au fils des siècles : retable baroque du XVIIe, chaire sculptée du XVIIIe et peinture médiévale en clé de voûte du chœur. Notre cheminement sur le sol d'origine orné d'un mini-labyrinthe nous conduit dans la salle du trésor dont un des murs est recouvert par un immense meuble datant du XIIIe siècle et où il ne subsiste qu'un petit coffre en bois. Le plus surprenant est la crypte, seul vestige de l'église initiale (1050-1060) figurant sous le chœur. Creusée pour recevoir les reliques des premiers évêques elle fut comblée au XIIe siècle et redécouverte au début du XVe siècle pour recevoir la dépouille de Gervais de Larchamp mais n'a été totalement déblayée qu'au court du XXe siècle.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

L'architecture de la crypte se compose de trois nefs à six travées séparées par dix colonnes maçonnées supportant des chapiteaux du XIIe siècle à feuillage d'acanthe et en forme de godron aux motifs différents depuis lesquels se développe le voûtement en croisé. L'originalité provient des fresques ornant la voûte au-dessus de l'autel, certains murs et la partie supérieure de dix-huit chapiteaux où sont représentés des anges musiciens. Sur le mur Nord se trouve l'enfeu renfermant le gisant décapité de Gervais de Larchamp chanoine en 1405 qui joua un grand rôle durant l'occupation anglaise. Son gisant a perdu sa tête depuis le passage des huguenots mais la peinture murale le représente agenouillé devant la Vierge et son fils.

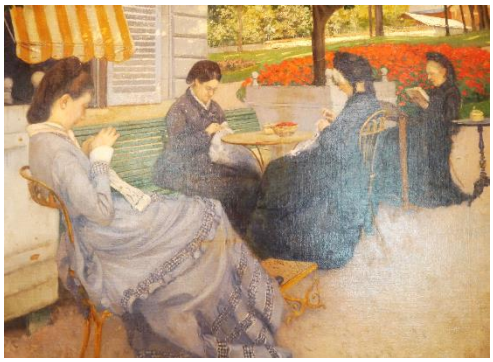


Surpris par la pluie à notre sortie de la cathédrale nous nous réfugions dans petit restaurant pour une pause déjeuner bien méritée où nous échangeons nos ressentis après cette matinée en immersion médiévale.

Le soleil revenu nous entamons l'après-midi en déambulant dans la vieille ville à la recherche de la boutique atelier (« maison dentellière ») qui donne des cours de broderie de Bayeux puis après un bref arrêt nous nous dirigeons vers le musée baron Gérard autre objet de notre curiosité.

Créé sous la révolution française pour protéger les éléments les plus remarquables du patrimoine du district, le musée est installé dans les parties les plus anciennes de l'ancien palais épiscopal de Bayeux (XIe-XVIe siècle). Fermé en 2001 puis redéployé dans le palais entièrement restauré et agrandi de plusieurs nouveaux espaces qui doublent sa surface, il abrite de précieuses collections qui côtoient les partie les plus prestigieuses de l'édifice : les salles basses de l'époque romaine, la chapelle épiscopale de la première renaissance et la salle des audiences du tribunal avec son mobilier original des années 1840. Méthodiquement nous parcourons les salles de façon chronologique passant de la préhistoire à l'époque gallo-romaine qui se déploient au sol sur près de 200 m², aux espaces d'époque romane au rez-de-chaussée puis aux collections médiévales prolongées par des collections renaissances dans l'extension nouvelle. Nos yeux sont littéralement captés par la qualité des mobiliers archéologiques exposés dans une scénographie claire et expliquée de façon très ludique avec des ../...

reconstitutions permettant de visualiser toutes les techniques de construction et les modes de vie des époques traversées. Dans un espace contigu, nous pouvons voir une exposition consacrée au rayonnement de l'Italie et aux œuvres inspirées de l'Antiquité. Empruntant le grand escalier du XVIIIe siècle nous accédons aux espaces officiels du palais dans lequel plusieurs pièces sont dédiées aux collections et toiles du Grand Siècle. Paysages et scènes de genre des écoles du Nord (David Teniers le jeune, Jacques Van Artois, Gillis van Tilborg, etc.) voisinent avec des œuvres à sujet religieux de l'école française (Philippe de Champaigne, Sébastien Bourdon, Laurent de La Hyre, etc.). Dans l'enfilade, nous découvrons la salle des audiences aujourd'hui muséographiée puis l'ayant traversée nous pénétrons dans la chapelle palatiale qui sert d'écrin à l'un des plus importants cycles de peintures murales du XVIIe siècle conservé en Basse-Normandie. Nous sommes encore surpris lorsque, devant nous, s'ouvrent les appartements des évêques avec une suite de pièces à la scénographie moderne présentant des collections ayant trait à la fin de l'Ancien Régime, l'Empire et la Restauration. On y voit l'émergence, dans tous les domaines de la création, de talents d'origine régionale dont certains accèdent à une renommée nationale.



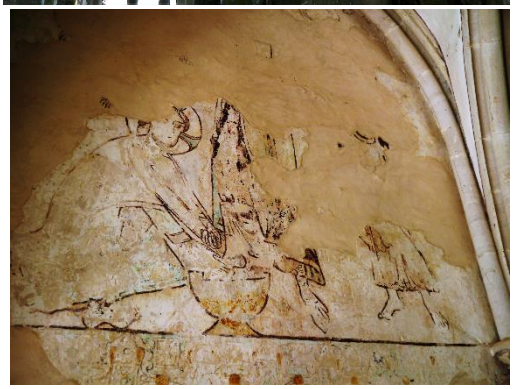
Dans le dernier salon orné de boiseries du milieu du XVIIIe siècle, nous admirons une formidable collection de dentelles. Un art introduit dans le courant du XVIIe siècle par volonté épiscopale.

Revenu dans une partie plus récente, nous contemplons un ensemble d'œuvres d'art présentant les différents courants de l'art français de la seconde partie du XIXe siècle illustrés par la peinture d'histoire , l'esprit romantique et le réalisme social essentiellement marqué par le développement industriel et les impressionnistes tels Eugène Boudin, Gustave Caillebotte ou Cross. Servant de passerelle entre le XIXe et le XXe, une salle est entièrement consacrée à la porcelaine de Bayeux (1812-1951) au total plus de 1500 pièces illustrant une industrie favorisée dans la région par la présence de kaolin, matière première indispensable à la réalisation de la pâte.

Notre parcours se termine par une dernière étape vouée aux collections du XXe siècle où la photographie naissante traduit l'atmosphère de la cité dans sa dimension sociale alors que les créations de René Lalique, Louis et Lucien Desmant envahissent l'intimité des intérieurs avec l'apparition de l'art nouveau et de l'art déco régionaux.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Au terme de notre visite il n'est pas si tard aussi, d'un commun accord, nous décidons de rentrer à Ivry par le chemin des écoliers en passant par l'abbaye Notre Dame de Hambye. Une abbaye bénédictine édifiée au XIIe siècle qui connut son apogée au XIVe siècle et perdit toute sa communauté monastique au XVIIIe siècle.



Dès notre arrivée nous découvrons un véritable bijou architectural blotti dans son écrin de verdure. En franchissant la porterie (le porche d'entrée) flanquée de l'écusson des Paisnel fondateur du monastère, nous sommes transportés par le paysage et l'ambiance dans un autre temps où le silence et le recueillement étaient de rigueur. Sur notre gauche au sommet de quelques marches s'élève majestueux les vestiges de l'église avec à sa droite les bâtiments des convers d'aspect plus massifs mais intacts. Ayant gravi les degrés qui donnent accès à l'église, nous pénétrons dans la nef de 25m de long de l'abbatiale construite en croix et disposant de cinq chapelles réparties autour du chœur. Comptant quatre travées, elle est bordée de très hautes colonnes qui s'élancent majestueuses vers le ciel sur trois niveaux. En levant la tête on découvre l'emprise d'une tour carrée qui mesurait plus de 30 mètres et servait de clocher puis scrutant les colonnes et les parois nous apercevons une des rares ornementations encore existante : un cul-de-lampe figurant un visage, dit "moine-chantant". Au sol proche du chœur deux dalles funéraires dont les épitaphes sont partiellement effacées marquent l'emplacement où se trouvent les tombes de Louis d'Estouteville, défenseur du Mont Saint Michel et de sa femme Jeanne Paisnel, descendante du fondateur de l'église abbatiale.

Au milieu de la nef une porte en plein cintre à double archivolte s'ouvre sur un couloir permettant l'accès à ce qui fut l'ancien cloître lieu de prière et de méditation qui servait également de lieu de circulation entre l'aile des convers, le logis des moines et le réfectoire. Empruntant ce qui l'un des couloirs du cloître nous nous arrêtons dans la salle capitulaire également dite « des chapitres ». C'est pour nous tous la pièce la plus remarquable de cette abbaye. Du début du XIIIe siècle, elle est de style gothique, avec ses voûtes sur croisées d'ogives. La double entrée ouvre sur une double nef dont les murs étaient décorés de peintures et dont il ne reste que quelques traces parmi lesquelles figure une scène du lavement des pieds d'un apôtre par le Christ datant du XIIIe siècle. Poursuivant notre progression, nous longeons une suite de pièces parmi lesquelles nous distinguons dans l'ordre : le parloir, la bibliothèque, le chauffoir et l'infirmerie.

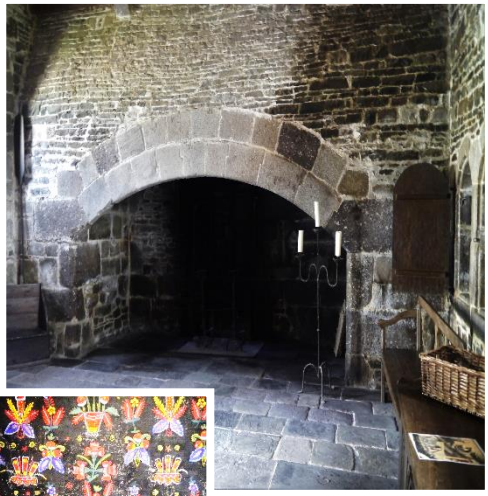
Le parloir, qui servait également de chapelle ardente, comporte des voûtes en arête qui sont couvertes de peintures datant du XIIIe siècle représentant des fleurs de Lys, symbole de la vierge et de la pureté et des fleurs à cinq pétales.

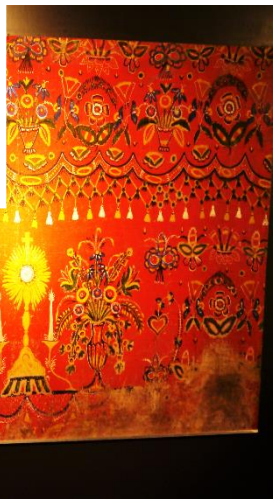
Le chauffoir qui était à l'origine un scriptorium et servait de lieu au travail intellectuel des moines fut dans un second temps une salle à manger après que le réfectoire se soit effondré. C'est ce qui explique la présence d'un lutrin à double face qui servait au moine lecteur à poser ses textes religieux lors de la lecture pendant le repas.

On y remarque aussi un « potager » une sorte de chauffe plat dans lequel était déposé les braises de la cheminée pour conserver la chaleur des plats mais nos regards sont surtout attirés par la cheminée monumentale qui s'y trouve. Elle jouait un rôle essentiel pour protéger les livres de l'humidité, empêcher l'encre de glacer et éviter que les doigts des scripts ne gèlent.
En ressortant, nous faisons face à une lignée de bâtiments perpendiculaires correspondant chronologiquement à l'étable, les écuries et au pressoir.

Notre visite s'achève par le bâtiment des convers transformé à partir du XVIe siècle en logis abbatial pour l'abbé commendataire. L'ensemble comprend au rez-de-chaussée le réfectoire des convers aujourd'hui hall d'accueil et à l'étage leur dortoir transformé en hall d'exposition permanente de Toiles de Hambye : un art populaire local méconnu, à mi-chemin entre art et artisanat que naturellement nous ne manquons pas de découvrir. Ce sont douze toiles de Hambye de la première partie du XIXe siècle présentées comme de véritables œuvres d'art plastique. La présentation et les explications livrées sur des panneaux permettent de comprendre le rôle de ces toiles comme étant des protections et des décors des lits-alcôves. De nombreux objets et une riche iconographie démontrent également l'influence de l'art populaire normand dans leur composition graphique.

En redescendant nous arrêtons un instant devant la cellule du frère portier. Un endroit sombre et un peu lugubre qui ne donne envie à personne.





En redescendant nous arrêtons un instant devant la cellule du frère portier. Un endroit sombre et un peu lugubre qui ne donne envie à personne.
Nous terminons la visite par un petit tour dans les terrains qui entourent l'abbaye. Au hasard de nos déambulations nous pouvons voir un petit cours d'eau avec des petits vannages en bois pour l'irrigation et l'alimentation d'un ancien moulin et au détour d'un ultime bâtiment fermier une cage à écureuil. C'est avec un dernier regard d'ensemble que s'achève cette sortie enrichissante pour chacun d'entre nous.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Une sortie pleine d'enseignements pour conclure l'année

Comme toujours nous clôturons la saison par une sortie alliant l'évasion et l'exploration d'un domaine culturel en rapport avec nos préoccupations patrimoniales. Pour 2018 en raison du choix de la destination assez éloignée nous ne pouvions pas bloquer cette sortie sur une seule journée aussi nous nous sommes enquis de trouver à proximité un autre pôle d'intérêt qui puisse répondre aux attentes de chacun. D'un simple regard sur la carte une évidence nous est apparue : Briare, petite ville située juste à côté, nous offrait l'opportunité d'associer à notre première thématique la construction des châteaux forts et un second thème l'évolution de la navigation et de la batellerie sur les rivières intérieures au fil des siècles.

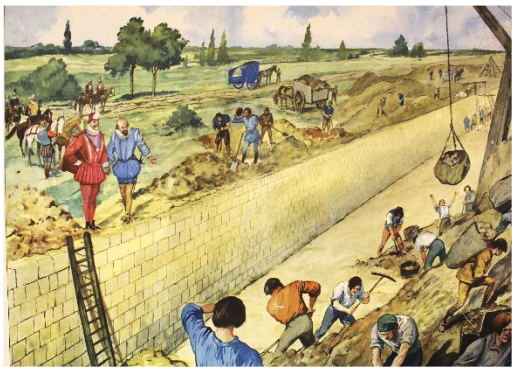
C'est ainsi qu'un matin de septembre, nous nous sommes retrouvés, pour une première journée à Briare. Une cité connue pour sa céramique mais aussi et surtout pour son canal et son pont canal mais n'anticipons pas.

Dès notre arrivée nous plongeons dans l'atmosphère de la navigation en nous rendant au musée des deux marines. Certes, il est essentiellement consacré à la marine fluviale de la Loire et de ses canaux, d'où son nom, mais, bien que ce soit à une échelle différente de celle de l'Eure, c'est pour nous une façon d'approcher et de comprendre comment les hommes ont su maîtriser et utiliser les rivières depuis le moyen-âge pour favoriser les échanges et le développement économique.

Nous commençons notre visite par le visionnage d'un petit film « Ambiance Loire » qui sert d'introduction aux différentes thématiques présentées au sein du musée en posant le décor : spécificités du fleuve, paysages aquatiques et aménagements structurels et touristiques faisant notoriété aujourd'hui.

Nous suivons ensuite notre guide dans une salle dite « des métiers » où sont exposés de façon théâtralisé avec des mannequins en costume en situation, les nombreux métiers développés autour de l'eau : charpentiers de marine, scieurs de long, cloutiers, cordeliers, calfateurs qui construisent et réparent les bateaux, mais aussi tous ceux qui tirent profit du fleuve : pêcheurs, tireurs de sables, meuniers, rouisseurs de chanvre, lavandières, tonneliers, verriers. La plupart, sauf rare exception, n'existent plus. Certains nous étant méconnus ou oubliés suscitent quelques questions de notre part qui sont aussitôt largement renseignées par notre hôte qui ne se tarit pas d'explications. Nous dirigeant dans la pièce suivante nous traversons un espace dans lequel trône un vieux moteur de péniche qui attire notre curiosité. Au mur quelques dessins, peintures et photographies anciennes illustrent l'épopée marine. Au fond une barque, de nombreux filets de pêches de formes diverses et divers objets (fourches, épuisettes, tamis, etc.) nous rappellent que la Loire est un fleuve aux ressources piscicoles inépuisables qui ont permis l'expérimentation et l'adoption de plusieurs techniques de pêche dont certaines sont encore pratiquées.

En pénétrant dans les salles suivantes nous ne réalisons pas encore que nous remontrions le temps et pourrions suivre pas à pas les travaux et progrès technologiques qui ont permis d'aboutir bien des siècles plus tard à la réalisation d'un grand projet voulu par d'Henri IV : unir par voie navigable la Méditerranée à l'Océan Atlantique et à la Manche en permettant le franchissement de la ligne des eaux entre la Loire et la Seine.

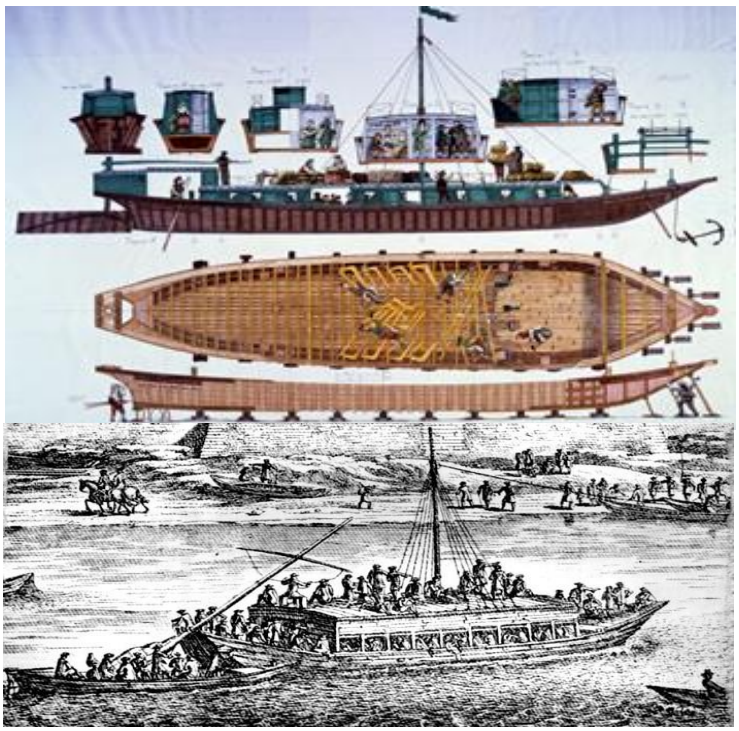


Tous positionnés devant une grande carte notre guide nous apprend que l'aboutissement de ce projet est la résultante de plusieurs phases parfois très distantes les unes des autres.

La première d'entre elle intervient en 1597 lorsqu'Henri IV et son premier ministre Sully fondent le projet et confient l'exécution des travaux à l'Architecte Hugues Cosnier qui commencera les travaux en 1604. L'objectif est de creuser un canal et construire des écluses alimentées en eau par les étangs de la Puisaye (au Nord-Ouest de Briare) afin de permettre le franchissement d'une dénivellation de 25 mètres. Pour cela il s'appuie sur des études de Léonard de Vinci qu'il adapte pour des raisons économiques* et techniques** et fait construire à partir de Rogny des écluses accolées en maçonnerie avec des murs de soutènement d'un mètre quatre-vingt-quinze d'épaisseur. Mais voilà, en 1610 le geste de Ravaillac et les difficultés financières du pays sonnent le glas du projet alors qu'il était en voie d'achèvement. Il faut attendre la fin de la guerre de trente ans et qu'un certain Jacques GUYON se mette en campagne pour réunir des capitaux et relancer les travaux. Ayant fondé en 1638 La Compagnie des Seigneurs du Canal, il en devient propriétaire des installations par lettres patentes du Roi en septembre 1639. Dès cet instant, il s'engage aussitôt à finir les travaux en quatre ans aux frais et dépens des concessionnaires qui prenaient également l'engagement d'indemniser les propriétaires touchés par la réalisation du projet. En Octobre 1641, les frères Gaillard marchands de bois font parvenir à Paris les premiers trains de bois, mais le moyen d'approvisionnement en eau du bief de partage s'avère insuffisant pour assurer une viabilité constante. Aussi la compagnie fait creuser ce que l'on nomme « la rigole de St Prive » : un petit canal de dérivation où circulent les eaux du Loing après un parcours sinueux de 20kms. Ce qui reporte officiellement à septembre 1642 la navigation du premier bateau étant passé de Loire en Seine.

Dès cette date, en respect des engagements pris quatre ans plus tôt, le canal fut abandonné, en toute propriété, aux concessionnaires avec droit de péage sur toutes les marchandises qui passaient à raison de cinq sols par bateau, bascule ou train de bois à l'ouverture de chacune des portes des écluses. C'est aussi à ce moment-là que fut instauré un service coche d'eau desservant chaque semaine à heure fixe, toutes les villes de Briare à Paris et que Louis XIII précisa son intérêt en accordant à Jacques GUYON et Guillaume Boutheroue son associé des lettres de noblesses pour eux et leurs descendants. Aussitôt cette mise en service effectuée et durant plus deux siècles « le grand escalier » comme on le nommera, permet la prospérité de la Compagnie et le développement de la navigation de commerce en général.

Afin d'illustrer son récit, notre hôte nous désigne sur l'un des murs, une illustration montrant le Roi Henri IV et son épouse visitant en compagnie de Sully les travaux en 1608 puis nous entraine vers une imposante maquette représentant un fragment des sept écluses en cascade précédemment évoquées.



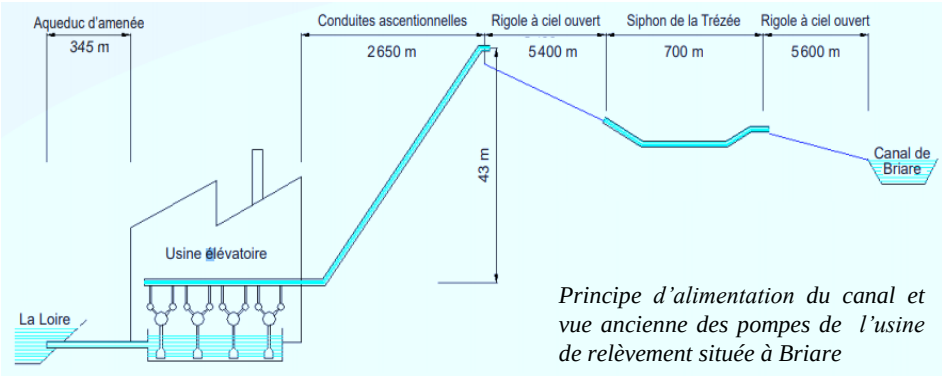
Plan de conception et gravure d'un coche d'eau tels qu'ils existaient

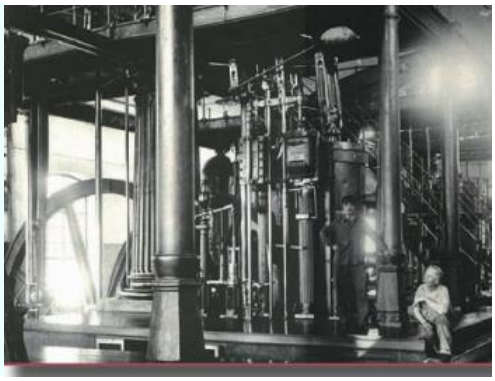
Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

De retour devant la carte notre guide reprend son récit avec la seconde phase de travaux. Elle débute en 1860 lorsque le gouvernement de Napoléon III décide de racheter le canal de Briare et d'en assumer l'exploitation jusqu'en 1880. Les sept écluses permettaient alors un trafic annuel de trois à quatre mille embarcations de 32m de long et 5m de large avec un tirant de 1m80. Toutefois les écluses accolées présentaient trois inconvénients : le croisement de deux bateaux est impossible, la consommation d'eau (750 litres à la seconde) est excessive et l'éclusage par halage selon un principe inchangé depuis sa mise en vigueur à l'époque du Cardinal Richelieu est trop long (1/2journée par train de chalands). Il est donc décidé de modifier le système. En 1880 les sept écluses sont remplacées par six autres répondant aux exigences du gabarit Freyssinet et séparées de biefs sur un tracé contournant la colline. Mais une nouvelle fois à cause de leur consommation en eau et de leur taille qui ne correspondaient plus aux besoins des péniches modernes, les écluses furent abandonnées en 1887. Un peu en aval de Briare, les mariniers qui empruntaient le canal latéral à la Loire étaient contraints d'emprunter le lit même du fleuve pour gagner l'autre rive afin de poursuivre leur voyage. La traversée se faisant au niveau de Châtillon par un système d'écluses et de levées submersibles exigeait des manœuvres délicates à un moment où plus de 4000 bateaux transitaient chaque année par les ports de Mantelot et des Combles.

C'est alors que l'idée d'un pont-canal s'est rapidement imposée, mais le débit de la Loire grossi par les eaux de l'Allier constituait un obstacle technique insurmontable. Des arches maçonnées de 16 mètres ou 18 mètres d'ouverture comme on savait les faire n'auraient pas résisté aux crues. Il aurait fallu des arches de 40 mètres et un tablier à 20 ou 25 mètres au-dessus de la surface de la Loire et le coût aurait été exorbitant. Ce n'est qu'à la fin du siècle au moment où les progrès de l'acier permettaient des réalisations d'envergures que la solution fut trouvée : la réalisation d'un pont métallique à 8 ou 9 mètres au-dessus du fleuve.

Mais pour que le projet réponde totalement aux attentes, il fallut résoudre le problème d'alimentation constante et régulière en eau du Pont canal. Pour cela il était nécessaire d'apporter une réponse au problème de partage des eaux qui s'effectue dans le bief de la Gazonne entre le versant Loire (en direction d'Ouzouer-sur-Trézée) et le versant Seine (en direction de Rogny) en trouvant un système de construction qui permette de franchir le relief naturel de ce secteur. La solution fut trouvée par la construction entre 1894 et 1895 d'une usine élévatoire qui assure l'alimentation du canal via la rivière Trézée et un système alimentaire complexe composé de 15 étangs-réservoirs que notre guide nous désigne sur la carte.

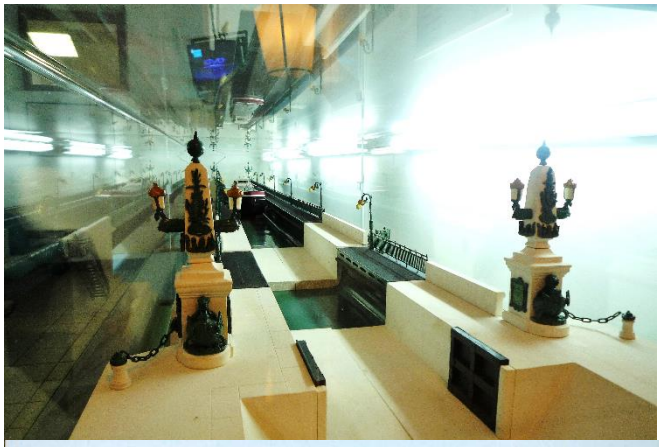


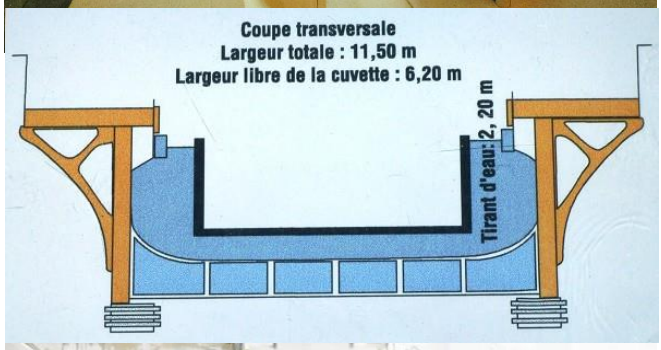


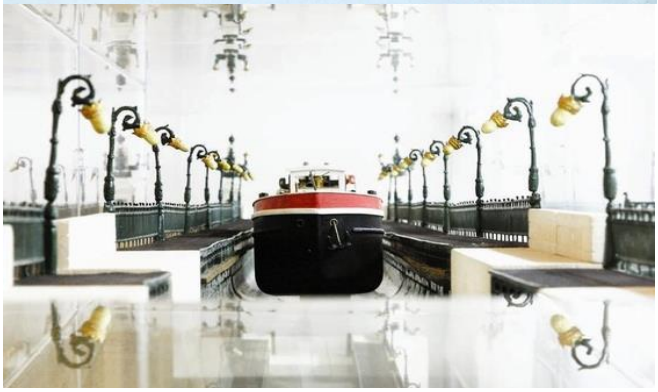
Principe d'alimentation du canal et vue ancienne des pompes de l'usine de relèvement située à Briare

Nous ayant précisé que les barrages-réservoirs situés sur le plateau de la Puisaye fonctionnent comme des vases communicants par l'intermédiaire d'un réseau de rigoles long de 72 km, le guide attire notre attention sur le fait que le débit constant est assuré lui par le principe de l'usine élévatoire construite à Briare. Principe qui : « consiste à prélever l'eau dans la Loire, grâce à quatre pompes d'une puissance de 400cv à 750 tr/mn produisant un débit de 450l/seconde et un tunnel en maçonnerie de 345 m de long. L'eau prélevée emprunte une double file de conduites en fonte de 90 cm de diamètre et est propulsée sur une distance d'environ 2,650 km. Après quoi elle suit la rigole

à ciel ouvert pour arriver au niveau d'un siphon qui la filtre et élimine le sable du fleuve. A sa sortie du siphon, l'eau retourne dans une cuvette en maçonnerie et repart dans une autre rigole à ciel ouvert dans le bief de la Gazonne au-delà d'Ouzouer-sur-Trézée. Les premières machines à vapeur furent vite remplacées par des moteurs électriques mais des coupures de courant intervenant, le système fut équipé de ballon anti-retour afin d'éviter les retours d'eau et d'air et d'inévitables coups de bélier qui avaient tendance à faire éclater les conduites enterrées».







Refermant la parenthèse, notre guide nous entraine dans la salle suivante uniquement consacrée aux solutions apportées pour répondre aux difficultés de navigation et au pont canal. Sur notre gauche une maquette animée illustre les difficultés de traversée de la Loire et sur notre droite nous découvrons une immense maquette du pont canal réalisée il y a 20 ans par les élèves de métallerie du lycée professionnel de Gien qui sert de support au discours de notre hôte.

Déclaré d'utilité publique en 1889, le projet d'un pont métallique à 8 ou 9 mètres au-dessus du fleuve reposant sur des piles suffisamment fines et espacées pour laisser l'eau s'écouler est confié à deux ingénieurs Léonce-Abel Mazoyer et Charles Sigault chargés de la mise au gabarit Freycinet de toute la ligne fluviale Roanne-Briare tandis que la maçonnerie (piles et culées) est confiée à Gustave Eiffel et la cuvette métallique à l'entreprise Daydé & Pillé de Creil. Les travaux débutent en 1890 et durent six ans.

Inauguré en septembre 1896 le pont canal est enrichi d'un nouveau tronçon de près de 14 km de long entre l'amont de son écluse de l'Étang et l'amont de celle de la Cognardière pour permettre son accès depuis le canal latéral à la Loire. L'ouvrage fait une longueur totale de 662,69 m, repose sur quatorze piles maçonnées, dont la huitième est un point fixe qui permet au tablier de se dilater. L'ossature est constituée de deux poutres maîtresses raccordées par une bâche en acier doux formant cuvette et assemblée par rivetage. L'étanchéité entre le tablier métallique et la maçonnerie des culées est réalisée par un joint de caoutchouc. Avec les deux trottoirs, jalonnés de candélabres et bornés de deux colonnes rostrales ornementées de chaque côté, la largeur totale de l'ouvrage est de 11,50 mètres et sa largeur utile de 6,20 mètres, pour un tirant d'eau de 2,20 mètres.

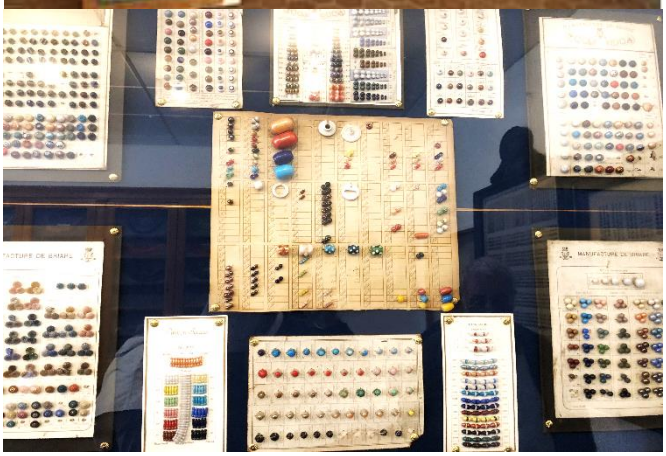
Bien qu'impressionnés par ces chiffres qui lui conféreront la notoriété de pont canal le plus long du monde jusqu'en 2003, nous restons admiratifs devant la beauté de la réalisation qui nous évoque le pont Alexandre III à Paris. Naturellement chacun s'attarde à scruter chaque détail de l'ouvrage reproduit avec minutie sur la maquette. Tandis que nous prenons quelques photos notre guide finit son propos en nous précisant que :

- durant toute son exploitation commerciale, de 1900 à 1980, le pont canal a accueilli 10 000 bateaux par ans servant fidèlement sa vocation initiale ayant pour précurseur un souverain qui nous est familier Henri IV.
- depuis l'ouvrage s'est reconverti sans peine dans le tourisme. Il fait désormais les beaux jours des amateurs de navigation fluviale, avec plus de 1500 bateaux par an.

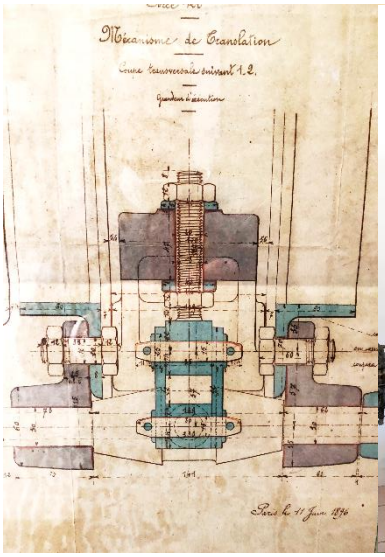
Arrivés au terme de notre visite nous prenons congé de notre hôte qui s'est formidablement prêtée à toutes nos questions et bien que très impatient de voir de visu et d'emprunter le fameux pont canal nous ouvrons une parenthèse dans notre périple fluviale pour aller à la rencontre d'une autre activité qui a fait la notoriété de la ville en visitant: le musée de la mosaïque et des émaux situé juste en face.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

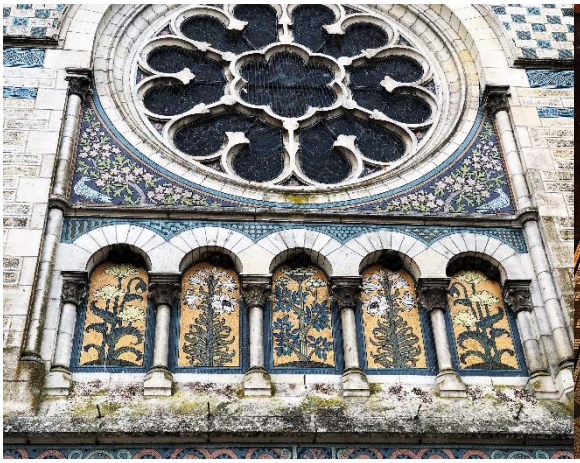
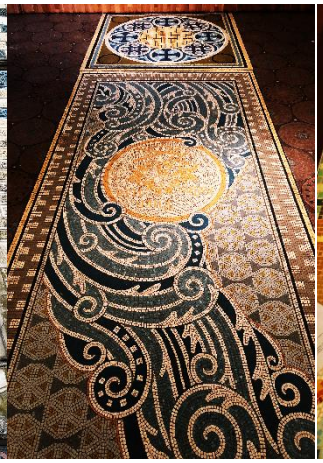
Installé dans l'ancienne maison de maître de la manufacture de Briare, le musée retrace les 180 ans d'activité industrielle qui a fait la renommée de la ville. A l'inverse de notre précédente visite nous n'avons pu obtenir de guide aussi c'est par nous-même et en suivant les directives fournies par la personne à l'accueil que nous avons explorés méthodiquement toutes les salles. Chacune de ces dernières retrace une partie de l'épopée de la manufacture de son origine à nos jours et présente une collection d'objets caractéristiques de la production réalisée durant période évoquée.



Du hall d'accueil où préside une aquarelle représentant la manufacture en 1875 ainsi que son développement au tournant du XXe siècle, nous empruntons un couloir qui nous conduit dans une suite de pièces illustrant la période des débuts en 1837 jusqu'à son épanouissement sous l'ère de JF Bapterosses à la fin XIXe siècle. La manufacture ne produit à ce moment-là que des boutons et des perles qui connaissent très vite un grand succès commercial grâce à leur mode de production : une machine inventée par JF Bapterosses qui permet de frapper 500 boutons en une fois et met à mal l'industrie anglaise qui ne fait que de l'unitaire. Les collections de boutons présentées sur des encartages montrent une très grande variété de formes (boutons à trous, à queues, en « T ») et une palette de coloris incroyable qui nous laisse admiratif. Dans une partie de cette zone des plans mécaniques, des dessins techniques et des documents photographiques d'ouvriers sont affichés aux murs qui environnent différents modèles de machines usités alors. Avant de quitter cet espace nos yeux sont attirés par un ensemble de parures de toutes les couleurs. Un panneau nous informe que parallèlement à la fabrication des boutons largement diffusés en Europe un marché important s'est développé avec l'Afrique grâce aux perles produites avec un procédé de fabrication qui permet d'imiter de nombreuses matières (corail, corne, nacre, ivoire, ambre, etc.) et que ces perles sont très prisées par diverses ethnies qui les utilisent comme éléments de parure.



La zone suivante est consacrée aux émaux de Briare dont la production lancée en 1885 connaitra un vif succès aux cours de la période Art Nouveau mais perdurera jusqu'aux années 1970 en passant par tous les courants artistiques. Le musée propose à nos regards une large exposition de mosaïques en émaux rattachée au Moderne Style. Parmi elles, des œuvres de Eugène Grasset ornementaliste français (1845-1917) qui collabora avec la manufacture et réalisa les mosaïques ornant l'église Saint Etienne de Briare. Une autre partie est-elle dédiée au courant d'art optique qui se développa en 1970 avec les œuvres de Victor Vasarely (1908-1997) dont nous pouvons voir quelques compositions.

Une dernière partie concerne l'après-guerre et l'époque moderne qui montre que l'activité de fabrication de perles et surtout de boutons est en perte de vitesse du fait de l'arrivée du plastique sur le marché. De ce fait, la manufacture se concentre sur la mosaïque et devient l'un des leaders de la céramique de revêtement française. Sa renommée étant grandissante, la direction crée en 1965 un service décoration qui fait évoluer le produit et notamment lancer la gamme «Gemmes» qui va permettre la réalisation de grands projets au niveau national et international comme la décoration de stations des métropolitains (Paris, Bruxelles et Montréal, etc.) ou des aérogares (Paris-Charles-de-Gaulle, Paris-Orly, Caracas, etc.).

Fort de son succès la manufacture devenue entreprise ouvre à la même époque des filiales dans le monde entier et une série de boutiques en France ce qui lui vaudra l'attribution de la mention d'excellence par le Nouvel Économiste dans son concours « Oscar de l'exportation » en 1977 et d'être récompensée par le label « Beauté Industrie » décerné par l'institut français d'esthétique industrielle.

Nous achevons ce passionnant itinéraire d'un succès artistique et industriel par une dernière salle où nous visionnons un petit film qui nous dévoile les secrets de fabrication des émaux de Briare.

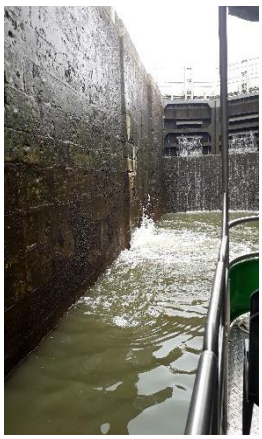
La matinée est plus qu'avancée aussi nous nous retrouvons tous à L'Auberge du Grand Canal dans une halte bien méritée. Située face au port de Briare juste à côté de l'usine élévatrice et à proximité du pont canal le lieu est d'une grande sobriété, offre un cadre typique et nous prépare aisément à l'ambiance que nous allons vivre l'après-midi. Autour d'un déjeuner simple et copieux dans un climat marinier nos conversations bien qu'abondamment nourries par nos impressions consécutives à nos deux visites matinales, reviennent sur l'impatience de chacun de découvrir et parcourir le pont canal dont on parle tant. A peine le repas fini, c'est à pied que nous rejoignons le port situé sur l'autre rive. L'itinéraire emprunte un pont qui surplombe de loin le fameux canal et autorise déjà quelques photos en perspectives très intéressantes.

Arrivés sur le port, nous faisons connaissance avec l'embarcation qui va nous servir durant près de deux heures. Par chance c'est un petit bateau, sorte de radeau aménagé, qui a été réservé pour notre groupe. Nous ne sommes donc pas contraints à suivre une croisière type avec d'autres groupes plus nombreux. Notre capitaine est tout aussi simple et s'avèrera très sympathique. Après nous avoir fait part des consignes élémentaires, il largue les amarres et prend la direction du pont canal en nous faisant un bref historique de sa construction.

A l'approche du pont canal et durant toute sa traversée il nous décrit l'ouvrage : « 662 mètres de long, soutenus par 15 travées de 40 m de long et 11,50 m de large, le tout suspendu à 11 m au-dessus du fleuve et pesant 13 680 tonnes soit 30% plus lourd que la Tour Eiffel. Il est éclairé dès la fin du XIXe siècle à l'électricité par 62 candélabres et quatre obélisques porte-lanternes qui, selon notre guide, tracent dans la nuit un chemin lumineux se reflétant dans l'eau. ». *Au passage nous pouvons voir l'immense étendue du lit de la Loire, ses bancs de sables, ses alluvions qui forment des iles où se réfugient plusieurs espèces d'oiseaux ainsi que les nombreux bras de son cours d'eau qui bien qu'ils soient faibles en débit à cette période restent dangereux. Le pont franchit nous parcourrons encore quelques centaines de mètres puis nous rebroussons chemin.*

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

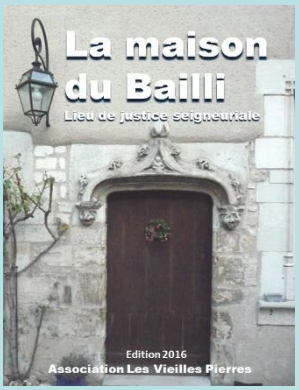
Bien que le trajet soit le même mais à l'envers le panorama est différent avec en toile de fond le port et les nombreuses embarcations qui y sont accostées. C'est l'occasion pour notre de capitaine de nous dire que tout le monde peut louer un bateau. Le permis n'est pas obligatoire seules sont exigées une caution et l'obligation de suivre une heure de formation pour pouvoir s'improviser marinier et remonter les cours d'eau et revenir. Plus nous nous éloignons au-delà du port plus la nature est sauvage. Le long des rives nous voyons, ici ou là, quelques vieilles embarcations qui date des débuts de l'ère touristique et apercevons au travers des feuillages de vieilles bâtisses où vieux moulins qui font l'objet de restauration. Plus nous avançons un sentiment de quiétude s'empare de nous. Au détour d'un virage nous voyons sur notre gauche un bras de rivière et une écluse. C'est l'accès au canal primitif dont nous avons vu la maquette le matin.

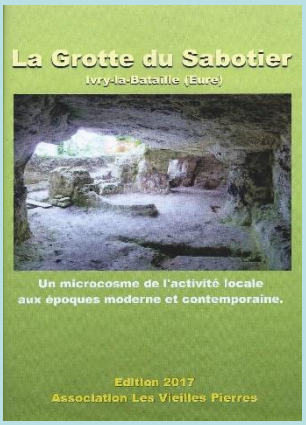


Opérant un demi-tour complet notre bateau se dirige lentement dessus avant de s'immobiliser entre les deux portes. Quelques mots de bienvenue sont échangés avec le gardien de l'écluse puis la porte de l'écluse située à l'arrière se referme. A peine close, nous sentons l'embarcation qui descend de 5 à 6 mètres dans ce puits formé de murailles de pierres impressionnantes

L'eau suinte le long des parois et lorsque nous sommes au fond, le ciel n'est plus qu'un petit rectangle d'azur. Le temps pour que la porte se trouvant devant nous s'ouvre libérant le bateau de son enclavement. Nous naviguons alors quelques minutes puis faisons demi-tour pour revivre l'expérience à l'envers. Dès la porte refermée l'eau émerge des vannes de l'autre porte provoquant un bouillonnement. Doucement le bateau

remonte au niveau initial où nous restons à quai le temps d'échanger avec l'éclusier qui nous explique qu'aujourd'hui tout est automatisé et qu'il gère depuis ce poste les 6 autres écluses de façon numérique. Ayant quitté le site, nous poursuivons encore un peu notre progression du fleuve et nous nous laissons à nouveau envahir par la douceur de l'environnement. Hélas la fin de la journée s'annonce et c'est avec regret que nous rentrons quittant trop vite ces lieux magnifiques. De retour sur la terre ferme, nous prenons la direction de notre hôtel situé à Belleville sur Loire un petit village à quelques kilomètres. Une fois en possession de nos chambres et confortablement installés, nous prenons le temps de parcourir la petite cité et les rives du Canal Latéral à la Loire qui la traverse. C'est l'occasion de franchir à pied cette fois une nouvelle écluse et de pouvoir discuter avec son gardien qui s'afférait à manœuvrer les portes afin de réguler le flux pour la nuit. Le soir venu c'est dans un excellent restaurant gastronomique que nous avons terminé cette première journée en échangeant abondamment sur nos ressentis de la journée.





Vous aimez notre journal vous aimerez aussi

Découvrez les publications de la collection IVRY PATRIMOINE

Pour tout savoir sur l'Association « Les Vieilles Pierres » consulter notre site
ivry-lesvieillespierres.fr
Ou contactez-nous au 06.50.00.14.27
Association Les Vieilles Pierres 5 rue Henri IV 27540 Ivry-la-Bataille

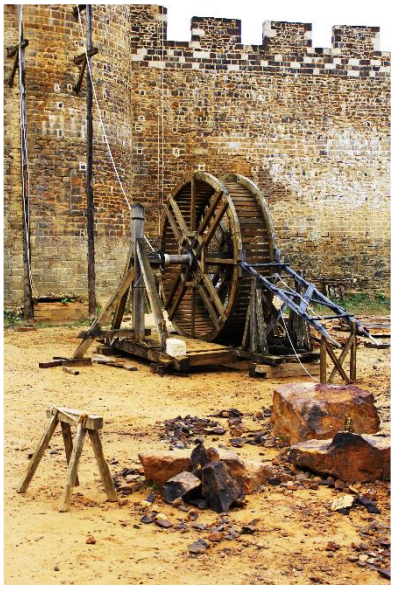
Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

A Guédelon un rendez-vous attendu avec les bâtisseurs du moyen-âge

Le lendemain c'est une journée totalement différente et plus proche de nos préoccupations ivryennes que nous allons vivre. Elle est totalement consacrée à la construction d'un château fort. Après un copieux petit déjeuner sous la verrière du jardin d'hiver de notre hôtel, nous prenons vite la route pour nous rendre dès l'ouverture dans un site unique en Europe qui depuis 1997 propose au public d'assister en direct et grandeur nature à la construction d'un château fort. Le site de Guédelon est un espace perdu dans une clairière en pleine forêt de la Puisaye. Là depuis plusieurs décennies une cinquantaine d'ouvriers, vêtus et vivant dans les conditions de l'époque, relèvent un défi : construire un château type Philippe Auguste selon les techniques et avec les mêmes matériaux que ceux utilisés alors.

Nous entamons notre voyage au Moyen-Age par un grand hall dans lequel trône en bonne place une gigantesque maquette du projet et où sont décrits sur des panneaux disposés tout autour tous les métiers et pratiques que nous allons découvrir. Au sortir, malgré un temps maussade, nous suivons la chronologie de construction en respectant un itinéraire précis définit tout autour de la construction du château.

Tout logiquement cela débute par la carrière d'où sont extraits les blocs de grés. Nous y rencontrons de jeunes bénévoles qui nous expliquent le mode d'extraction et nous montrent comment manier ces outils ce qui donne l'envie à quelques-uns de s'essayer avec plus ou moins d'adresse au dégrossissement des pierres

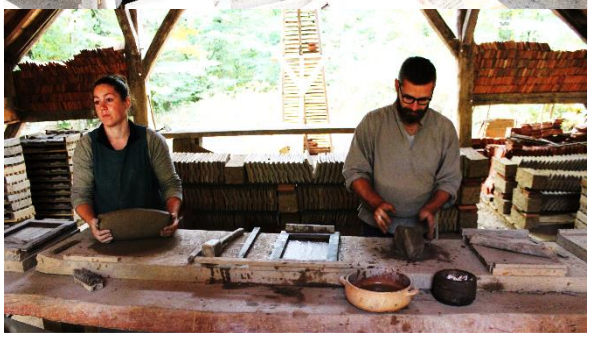


En nous rendant à l'étape suivante, nous passons d'abord au pied d'une grande tour dite de la carrière en cours d'achèvement puis au pied d'une seconde dite tour de la chapelle.

Nos yeux sont de suite attirés par les échafaudages qui jalonnent les parois et ceinturent la partie haute des tours. Si la première tour est en attente de sa couverture, la seconde en phase de terminaison de pose d'une charpente en forme de poivrière. Nous y distinguons nettement la potence qui permet de hisser les éléments de charpente. Cela suffit à nous rappeler qu'il n'y a pas que la pierre comme matériau utile à la réalisation mais également le bois comme élément indispensable intervenant en complément dans tous les domaines et à toutes phases de la construction.

Ce constat fait, nous arrivons dans une zone où se dressent divers ateliers regroupés comme un village qui réunissent tous les corps de métiers d'«œuvriers» disposés de façon à ce que l'on comprenne leur logique d'intervention durant l'évolution du chantier. Ainsi après les carriers nous découvrons :

- les tailleurs de pierre qui créent d'abord des « épures » c'est-à-dire des tracés géométriques dessinés à l'échelle 1 sur un plancher pour ensuite créer des gabarits qui sont alors utilisés à l'atelier de taille afin de façonner les pierres utilisées pour la construction du château;
- les chaufourniers et gâcheurs qui fabriquent les mortiers à partir de mélanges de chaux aérienne, de terre et de sable;
- les charpentiers qui sont chargés de l'ensemble des réalisations en bois nécessaires au chantier : échafaudages, coffrages pour le soutien des voûtes, portes et pont-dormant mais sont également chargés de la fabrication des manches d'outils et d'engins : charrettes, cages à écureuils, treuils à tambour;
- les forgerons qui exercent les fonctions de taillandier en faisant les clous utilisés pour le pont-dormant et la toiture du château, en fabriquant et réparant les outils, notamment ceux de tailleur de pierre, maréchal-ferrant, serrurier, ferronnier et coutelier;
- les tuiliers qui utilisent l'argile extraite de la forêt pour réaliser les tuiles et les carreaux ;
- le vannier qui utilise de l'osier pour fabriquer des mannes, gros paniers en osier à 2 ou 4 poignées qui peuvent supporter jusqu'à 30 kg et servent notamment au transport de mortier ou de petits matériaux (sable, terre, petites pierres). Dans le cadre de son métier il réalise également des caisses à outils, des vantaux de volets, des hottes, des ruches ou tresse des nattes de chaume qui amortissent les chocs durant la taille et le transport.
- le cordier qui utilise du chanvre, un rouet et un carré mobile pour tresser des cordages plus ou moins longs et plus ou moins gros, selon leurs utilisations.



Cette concentration en un même lieu, doublée des autres métiers comme le bucheron, le maçon et les poseurs qui sont présents mais moins visibles parce qu'ils exercent leur profession en périphérie, nous fait réaliser leur complémentarité indissociable et la nécessité de vivre à l'époque en communauté durant toute la durée des travaux. Cette certitude nous est confirmée par la présence dans d'autres zones situées aux alentours d'activités

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

où professions que nous qualifierons de logistiques et de fondamentales à la vie en société car la construction d'un tel ouvrage n'est pas seulement le fruit d'un ensemble de corporations mais celle de la collaboration de toute la population, quel que soit son âge, rassemblée en un seul village. Nous pouvons voir ainsi une ferme avec des espaces de cultures diverses et l'élevage d'animaux, une écurie avec des chevaux de trait et des palefreniers, un charretier mais aussi des tanneurs, un boulanger, des cuisiniers, etc.

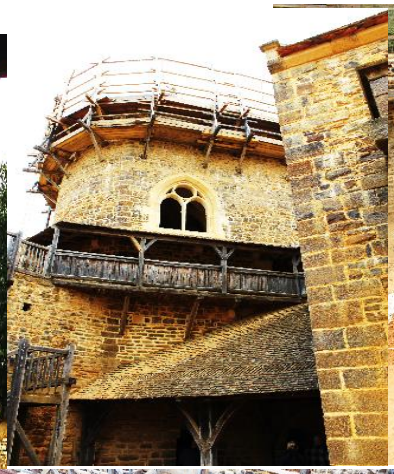
Nous interrompons un instant notre exploration pour nous rendre à une source et un moulin signalés à quelques centaines de mètres en pleine forêt. Eléments indispensables, ils sont les constituants inséparables de l'organisation du chantier fournissant l'approvisionnement en eau mais également la farine nécessaire au boulanger. Après une petite marche dans une allée ombragée nous sommes tous réunis au pied du moulin et rencontrons un bucheron/menuisier et son apprenti qui nous expliquent que le moulin que nous voyons et qu'ils ont restauré est un moulin authentique trouvé et sauvé de sa disparition définitive par les services archéologiques lors des travaux de réalisation de l'autoroute qui passe non loin d'ici. Totalement reconstruit en bois à partir des éléments récupérés et restaurés par leurs soins, il est régulièrement entretenu par eux afin de fournir une partie de la ressource en eau nécessaire au site de Guédelon. Il est alimenté par un petit bief fourni en eau par une source qui émerge un peu plus loin. Avant de repartir nous faisons une brève incursion en son sein afin d'admirer son mécanisme.

De retour sur le site du château, nous prenons le temps de déjeuner dans l'une des auberges médiévales à notre disposition. Le menu constitué de mets médiévaux cuisinés dans la pure tradition et agrémenté d'hypocras est accompagné de conversations diverses autour des métiers, pratiques et outils observés dans la matinée.

La dernière gorgée avalée, nous nous dirigeons vers le château en traversant un jardin médiéval produisant des plantes ménagères et des plantes médicinales. Ne pouvant pénétrer par le châtelet en cours de construction, nous entrons dans l'enceinte par une porte située au pied de la Tour de la chapelle.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

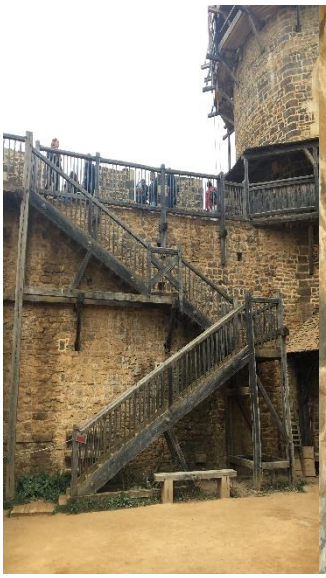
Aussitôt nous sommes ébahis par l'ampleur du chantier constitué d'échafaudages, de cages à écureuil, de potences diverses et de toutes tailles. Les matériaux et éléments constitutifs préparés à l'extérieur sont acheminés par voie aérienne par les cages à écureuil puis entreposés méthodiquement dans un ordre précis au milieu ou au pourtour de la cour avant d'être à nouveau élevés et disposés en place par les mêmes cages ou potences. Une armée d'ouvriers se déplace de niveau en niveau par des échelles qui desservent les planchers supportés par de boulins fichés droit ou en équerre dans la muraille. Nous restons un moment à les observer puis nous pénétrons dans les parties achevées du château.

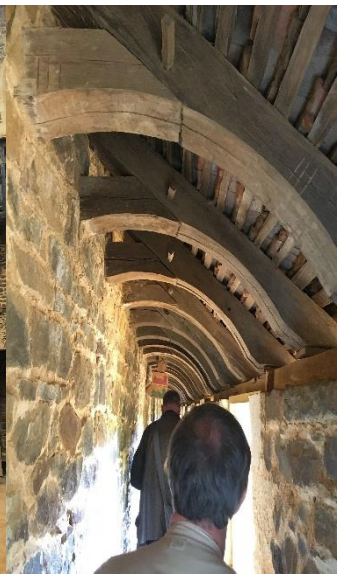


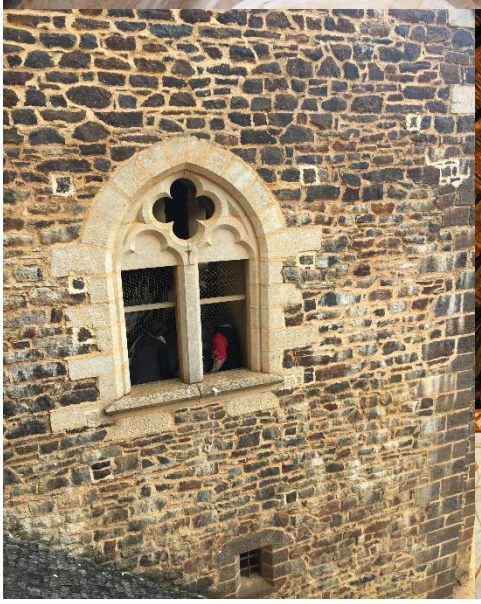
Empruntant couloirs, coursives, hourds, escaliers à vis en pierre ou droit en bois nous parcourons différentes pièces décorées par des enduits colorés aux motifs sobres mais harmonieusement composés. Cela nous permet d'apprécier l'ingéniosité et les techniques de réalisation, la précision des assemblages, la richesse de création et la finesse d'exécution artistique de chacune des corporations qui appose leur marque sur chacune de leur réalisation.

La traversée de la grande salle seigneuriale et de la chapelle marque la fin de notre visite. Nous faisons encore quelques photos puis regagnons nos voitures déjà nostalgiques de devoir quitter cet endroit hors du temps.

Notre retour à Ivry sous des trombes d'eau clôt ce dernier voyage de l'année mais ouvre de nouvelles perspectives pour les sorties futures.







Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique

Retrouvez Les Vieilles Pierres sur
www.ivry-lesvieillespierres.fr

Sculpture de la Tour d'Ivry en l'An 1000 remise à Mr Robert Baudet, fondateur de l'association Les Vieilles Pierres, à l'occasion du cinquantenaire du début des fouilles ayant permis la renaissance du château d'Ivry-la-Bataille.

Imprimé et diffusé par nos soins. Ne pas jeter sur la voie publique